

Dujardin, Esniere
Liti-feuilles

PQ
1981
D72A7
t.1





~~LP~~
~~D 2762~~

ANTI-FEUILLES

O U

LETTRES

A MADAME DE ***

*Sur quelques Jugemens portés dans
l'Année Littéraire.*

Ex recto Decus.

TOME I.

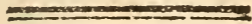
Travaux de Du Jardin



378778
—
12.4.40

A AMSTERDAM,

Chez LE JUSTE, Libraire, à la Balance,
& à Paris chez QUILLAU, rue S. Jacques,
aux Armes de l'Université.



M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT.

L seroit absolument inutile d'entrer dans aucun détail sur cet Ouvrage. Si on ne croyoit devoir quelques éclaircissemens aux gens de Lettres, aux amateurs & en même tems aux Libraires, qui étant éloignés de cette Capitale, pourroient se méprendre, sur notre objet, ou du moins le regarder comme l'effet du ressentiment passager de quelque Auteur victime d'une inimitié personnelle & d'un sarcasme trop amer; il n'est point ici question de vengeance, rarement s'accorde-t-elle avec l'équité: nous laissons aux gens obscurs & méprisables, les portraits odieux qui ne ressemblent qu'à eux, les personalities revoltantes qui désignent si bien la noirceur de leur ame, enfin l'air dogmatique & présomptueux, indice certain d'un défaut de talens que ne remplaça jamais un ridicule amour propre.

Nous ne nous permettrons dans cet Ouvrage, d'autre discussion que celle des faits & des opinions, sans nous écarter un instant de cette modération, malheureusement trop oubliée par les Ecrivains. L'Auteur de l'Année Littéraire est convenu lui-même qu'on pouvoit faire de bonnes critiques de ses observations; c'est d'après son avis que nous avons osé l'entreprendre, & prouver qu'on arrive au but de la saine critique par des chemins absolument opposés.

Q
981
72H7



ANTI-FEUILLES

OU LETTRES

A MADAME DE ***

*Sur quelques Jugemens de
l'Année Littéraire.*

LETTRE PREMIERE.



MADAME,

Dans un âge où le tourbillon
des plaisirs entraîne , où la dissi-
pation étourdit sur la perte d'un
tems irréparable , il arrive sou-

A ij

vent à des gens nés avec de l'esprit & du goût, de juger de ce qui s'appelle Littérature sur la déposition presque toujours fautive de ceux qui se chargent d'en rendre compte. Vous avez cru, Madame, vous soustraire à cet inconvénient en lisant *les Mémoires de Trevoux & le Journal des Sçavans*. Seroit-il possible qu'avec toute la pénétration que je vous connois, le danger d'un pareil piège eût pû vous échaper? Ces deux Ouvrages qui sont le fruit des recherches & des réflexions de deux sociétés de Sçavans également estimables, portent avec eux un caractère de profondeur qui, dans un siècle tel que le nôtre, doit trouver bien peu d'approbateurs. On y critique sans aigreur, on y loue sans bassesse, on y laisse appercevoir son sentiment, on

ne le donne point comme loi , on y dispute avec douceur sur les choses d'opinion , on releve les erreurs de faits bien plus pour l'éclaircissement des points importans de l'histoire, que pour la mortification de celui qui a eu le malheur de se tromper en les altérant. En un mot , on n'y décourage personne , on s'y défend les personnalités odieuses , les passages tronqués , les citations malignes. Qu'en arrive-t'il ? Tout ce qu'il y a de brillant dans l'un & l'autre sexe , ce qu'on appelle les jolies femmes & nos Petits-Maîtres que l'érudition & les lumières ne dédommagent jamais de la méchanceté , se gardent bien de perdre un moment à les lire , & vont puiser dans *l'Année littéraire* cette fleur de goût qui constitue aujourd'hui le bel esprit.

Vous trouvez dans cet Ouvrage la quintessence du goût moderne, vous y voyez même que pour porter des jugemens absolus, & être ce qu'on appelle l'oracle du siècle, il n'est pas nécessaire d'un grand travail.

On réfléchit peu, on parle de tout. Pour faire parade d'érudition on cite trois ou quatre lieux communs & on les employe à tout propos; on loue beaucoup les Anciens, & quoiqu'on ne les ait jamais lus, on les propose pour modele aux modernes en y ajoutant les comparaisons les plus dures, les plus mortifiantes & les moins justes. On prend les préfaces de Corneille, ses discours sur la Tragédie, on lâche de semaine à autre quelques réflexions de ce grand homme, qu'on défigure même en vou-

lant y donner un air de propriété. Voilà, Madame, ce qui s'appelle de l'érudition à la mode. Je vous le répète, *l'Année Littéraire* est un modèle parfait en ce genre. Vous n'y trouverez point une critique appesantie sous les recherches, les réflexions; l'esprit y dédommage bien du sçavoir. Ce ne sont qu'allusions fines, analyses fleuries, plaisanteries légères, peu de louanges, surtout point de ces hommages rendus aux talens; point de ces choses appréciées à leur juste valeur, tout y est soumis à des vûes étendues, à des connoissances supérieures à ce qu'on examine; tout y est apperçu jugé, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. Cet Ouvrage enfin est assaisonné de médisance & lardé d'épigrammes. » Mais, me direz-vous, jè veux plus de soli-

» dité. Je ne lis les critiques que
 » pour sçavoir ce que vaut un
 » nouvel Ouvrage , s'il mérite
 » la peine d'être lu ; & lorsque
 » je l'ai lu , je suis bien aise de
 » voir si les réflexions que j'ai
 » faites dessus sont justes ou
 » non. « Bon Dieu, Madame,
 de la solidité ; mais souvenez-
 vous qu'elle n'est plus à la mo-
 de. Oh que vous êtes vieille à
 vingt ans ! Un Sçavant blâmoit
 l'autre jour gravement *les Feuilles*
périodiques : » Toutes les ba-
 » gatelles de fantaisie , disoit-il ,
 » ont d'abord une grande vogue
 » dans Paris , elles passent bien-
 » tôt dans la Province & s'éva-
 » nouissent. *Les Feuilles* en sont
 » à la Province, « je lui répondis,
 car je suis l'Apôtre des feuilles.
 » *Les Feuilles Périodiques* sont
 » comme les préjugés qui pren-
 » nent des forces en vieillissant.

» Tant qu'il y aura des Ecrivains
 » on verra des *Feuilles* , & il y
 » a grande apparence qu'on en
 » verra long-tems , car l'envie
 » d'être auteur est une maladie
 » épidémique qui gagne tous les
 » hommes ; d'ailleurs les *Feuil-*
 » *les* sont attachées à la Littéra-
 » ture comme une vermine qui
 » ronge tant qu'il y a de la ma-
 » tière , & si l'on cesse de faire
 » des ouvrages , elles attaque-
 » ront les Anciens. Enfin , Ma-
 » dame , je veux vous décider en
 » faveur des *Feuilles*. Si je ne puis
 » réussir , je serai vengé , car vo-
 » tre réputation perdra plus par
 » cette résistance qu'elle n'a gagné
 » par toutes les autres que vous
 » avez faites. Lisez ces deux ou
 » trois extraits. Ils sont pris au ha-
 » sard ; mais je les crois suffisans
 » pour votre conversion.

La 22e. Feuille de l'Année

Littéraire commence par l'extrait des douze Discours de M. Hume traduits de l'Anglois par M. l'Abbé le Blanc. L'Auteur des Feuilles , pour ne pas aflommer le Lecteur de réflexions , ne rapporte que celles de M. Hume , il fait grace des siennes. Une plume moins habile auroit fait un extrait pesant , vous verriez réflexions sur réflexions , raisonnemens sur raisonnemens ; car quelle matière en est plus susceptible que la politique ! A la fin de cet extrait il décide , (la preuve n'est plus d'usage ,) que M. Hume est plus ingénieux que solide , & que les ouvrages Anglois sont remplis d'inégalités. Il fait enfin cette solide remarque. *Une pareille version doit être distinguée de la traduction d'un Poëme ou d'un Roman.* Un homme ordinaire auroit cru tout

iniment que la différence qui est entre la traduction des *Discours politiques de M. Hume*, & celle d'un Roman ou d'un Poëme, est la même que celle qui est entre l'utile & l'agréable.

Satyres de M. Rabener.

Les *Satyres de M. Rabener* traduites de l'Allemand par *M. de Boispreaux*, en quatre volumes in-12. ont donné occasion à l'Auteur des Feuilles de jeter tout son venin. *M. Rabener*, son ouvrage, le Traducteur, rien n'est épargné. Voici comme il parle : *Tous les Germains & les François seront également mécontents d'un Livre nouveau qui paroît dans notre Langue. Cet oracle prononcé avec fureur semble avoir la certitude de ceux d'Apollon* : mais le Public

aujourd'hui moins docile qu'autrefois, paroît voir d'un œil différent les Satyres de Rabener, & l'oracle se trouve faux. La traduction des Satyres de M. Rabener, *quoiqu'il n'y ait*, (je mets en Italique tout ce que je tire des Feuilles,) *que le nom de M. de Boispreaux à la tête de cette version, M. S. *** en a partagé le travail ; voici comme ces deux associés s'y prennent pour composer les ouvrages qui sortent de leur manufacture. M S. *** sçait l'Allemand, c'est son idiome maternel, il est de Dantzick, il a été surnuméraire dans l'Université de Halle. Il fait depuis long-tems sa résidence à Paris. Comme il n'est pas encore en état d'écrire dans notre Langue, il traduit mot à mot des ouvrages Teutoniques ; M. de Boispreaux retraduit comme il peut les traductions de son ami. Ceci doit*

être lû & retenu. C'est un modèle d'invectives. On y ridiculise les choses les plus simples, & lorsque les faits manquent on en suppose. Que ne fait-on pas quand on est inspiré par la colère ou la vengeance ! Je croyois que quand on s'étoit acquis le droit de rapporter le faux, on ne devoit en faire usage que dans les choses intéressantes ; mais je m'étois trompé. On dit que M. S * * * a été Professeur surnumeraire dans l'Université de Halle, l'ingénieuse remarque ! Quand le fait ne seroit pas faux, il me semble déjà vous entendre dire qu'un pareil reproche ne peut venir que d'un *Surnumeraire* du Parnasse. Les Auteurs des *Mémoires de Trevoux* & du *Journal des Sçavans* ne prennent pas ces petits soins.

Dans la Preface que ces Mes-

seurs ont mise au devant de ces Sa-
tyres , ils plaisantent les François
& louent les Allemands d'une ma-
niere gauche & basse. On ne sçait
jamais s'ils parlent de bonne foi
ou par ironie. Ce qu'on voit bien
clairement c'est qu'ils sont dépour-
vus de connoissance , de goût & de
style. Avant de lire cette belle
antithese je ne trouvois point
que ces défauts fussent dans la
Preface qu'on a mise au devant
des Satyres de M. Rabener. J'i-
maginois qu'on blâmoit quel-
ques mauvais Critiques , sans
attaquer la Nation Françoisse ,
mais je m'étois encore trompé ;
& pour vous prouver moi-mê-
me mon erreur , je vais vous
rapporter ce qui a allumé la co-
lère de l'Auteur des Feuilles.

» Convient-il à des Allemands
 » de juger un Poëte ? De quel
 » droit veulent-ils analyser des

» ouvrages purement de génie ?
 » Oseroient-ils se flatter que
 » l'esprit leur soit venu depuis
 » la mort du Pere Bouhours ?
 » On peut donc parier à coup
 » sûr que notre Auteur ne fera
 » que balbutier sur ce point. Il
 » est plus facile de deviner son
 » animosité contre les critiques,
 » Ces mauvais complimenteurs
 » ne s'attachent qu'à parer *leurs*
 » *Feuilles Périodiques* de quel-
 » ques pointes ou critiques
 » usées , pour se procurer un
 » débit qui leur est nécessaire.
 » Un Saxon me disoit l'autre
 » jour les larmes aux yeux ,
 » l'Empire est battu par deux
 » fléaux qui causeront sa ruine.
 » L'un détruit les fruits de la
 » terre , l'autre les productions
 » de génie. Les *fauterelles* & les
 » *Feuilles Hebdomadaires* rava-
 » gent également les uns & les

„ autres. M. Rabener est ,
 „ fans contredit , un bon Au-
 „ teur & conféquemment il n'a
 „ pas pû échapper à la dent fa-
 „ melique de ces regratiers du
 „ bel efprit. Avez - vous jamais
 „ vu passer un dogue , fans être
 „ aboyé par tous les roquets du
 „ Village ? Notre Auteur
 „ n'ignore pas que nos Journaux
 „ avoués font estimés & lus avec
 „ plaisir & fruit , non feulement
 „ en France , mais encore dans
 „ tous les pays lettrés. On fçait
 „ corriger la malignité des Au-
 „ teurs clandestins qui font obli-
 „ gés de mordre pour manger...
 „ Un homme qui n'a qu'un ba-
 „ bil aisé ne doit pas décider sur
 „ les écrits. Il se méprend pres-
 „ que toujours , il condamne ce
 „ qu'il n'entend point & mal-
 „ traite ce qui le blesse. Il ne
 „ prononce qu'au hafard , trop
 heureux

» heureux si la passion ne s'en
 » méle pas ! Peut-être aussi que
 » M. Rabener trouve de l'indé-
 » cence à voir rire un peuple po-
 » licé d'une pointe fade & re-
 » batue , ou d'un trait malin
 » lancé contre un honnête hom-
 » me qui ne connoit ni ne veut
 » connoître l'insecte qui le mord.
 » Mais il doit faire attention
 » qu'il est essentiel à ces mau-
 » vais ricanneurs de semer leurs
 » écrits de ces traits , sans les-
 » quels ils deviendroient en-
 » nuyeux & secs. Ils s'efforcent
 » de faire rire , pour se tirer de
 » l'embarras de juger sérieuse-
 » ment ; & semblables aux Har-
 » pies ils salissent tout ce qui
 » leur tombe sous la main. « Il
 est aisé de voir à présent que
 l'Auteur des Feuilles a eu raison
 de crier contre cette Préface. *Je*
m'attendois du moins , dit-il , que

ces Copistes nous feroient connoître l'Auteur de l'original , & qu'ils nous instruiroient de sa personne , du but de ses écrits & de la manière dont ils ont été publiés. Ils n'en disent pas un mot ; je vais y suppléer. M. Rabener est Saxon de naissance. Il étoit reviscur des Tailles à Leipsick quand il composa ses Satyres. Elles ont d'abord paru séparément dans un Journal de Leipsick qui a pour titre : Amusemens de l'esprit & de la raison. Ce Journal ne se continue plus. Elles ont ensuite été imprimées en un Volume , après cela en deux , à mesure qu'elles devenoient plus considérables ; enfin la dernière édition faite à Leipsick en 1752. est en trois Tomes. M. Rabener quoiqu'Auteur & Auteur satyrique a fait un grand chemin dans les Finances. Il demeure actuellement à Dresde. Par cette critique on a

voulu venger les François de l'insulte qu'on leur a faite dans la Préface que je vous ai rapportée. Voyez Madame, jusqu'où l'amour de la Patrie a porté l'Auteur *des Feuilles Périodiques*, admirez son zele. Il lui a fait oublier ce que les traducteurs des Satyres de M. Rabener disent dans leur Préface : » Quelques-unes des pièces qui composent ce recueil avoient paru dans des collections de différens morceaux en prose & en vers qui se forment périodiquement dans quelques Villes de l'Empire.

» Ce sont autant de recettes que l'Auteur a eu la charité de communiquer à ses compatriotes contre les maladies qui attaquent l'esprit & les mœurs. Il a saisi le miroir satyrique, & forçant le malade à s'envisager

» dans une glace qui grossit les
 » défauts, qui outre les couleurs
 » & caractérise les ridicules, il
 » a cru les ramener à la simple
 » raison. Ses espérances n'ont
 » pas été trompées. Il a réussi
 » avec les plus sensés ; mais le
 » gros de la Nation persiste opi-
 » niâtrément dans ses défauts.
 » Loin de se rebuter il s'est ef-
 » forcé de tourner son miroir de
 » tant de côtés qu'il est impossi-
 » ble que chacun ne découvre à
 » la fin une face qui lui décou-
 » vre son ridicule. Et pour pi-
 » quer le goût de ses lecteurs il
 » a cherché des tournures origi-
 » nales qui par leur nouveauté
 » pussent fixer leur attention.
 » Persuadé que la façon la plus
 » sûre de corriger un homme est
 » de le forcer à rire de lui-mê-
 » me ; il a publié à Leipsick en
 » 1752 un recueil complet de

» ses Satyres en trois volumes
 » *in-8°* Ami de la vérité de
 » la religion & de ses supé-
 » rieurs , qu'il respecte à tous
 » égards , il soutient la cause de
 » Dieu & de l'humanité. Il est
 » excellent Citoyen , humain
 » pour tout le monde , ennemi
 » irréconciliable des vices. Il
 » n'aiguise pas ses pointes pour
 » semer des principes de Déis-
 » me , ni pour corrompre les
 » mœurs par le faux brillant de
 » ses pensées. Ses Satyres sont
 » des sermons. Il méprise les ef-
 » prits forts , il terrasse le vice ,
 » il soutient la vertu & la repla-
 » ce sur le trône. « Devoit-on
 parler de la personne de l'Au-
 teur ? J'ai connu un homme qui
 croyoit que tout le monde de-
 voit acheter une charge dans
 une Election , parce qu'il en
 avoit acheté une.

Comme les emplois dans les Universités d'Allemagne sont extrêmement lucratifs, & que la moindre chaire rapporte quatre mille francs par an ; tous ceux qui cultivent les lettres n'ont d'autre ambition que d'être admis au rang de Professeurs. Cela m'apprend qu'on ne doit point parler de ce qu'on ne sçait pas. J'avois entendu dire à des Allemands qui ont été Professeurs dans leur Patrie, que leur chaire ne rapporte que 800 liv. 1000 liv. & 1200 liv. je les avois crus ; mais les Feuilles Périodiques m'ont désabusé.

M. Rabener a bien saisi les vices pédantesques de la plupart de ces Erudits. Il les a peints avec des couleurs fortes & riantes ; ses Ouvrages sont très-estimés dans sa Patrie & méritent de l'être, parce que les ridicules qu'il y attaque y

*sont très-communs & connus d'èz
 tous ses Lecteurs. Mais ces ridicu-
 les sont entièrement perdus en
 France. Vous voyez, Madame,
 que les François ne peuvent
 souffrir tout ce qui approche de
 la science. Les Satyres de *M.
 Rabener* font voir à la vérité, à
 quel point en est la Littérature
 chez les Allemands, elles atta-
 quent même assez souvent leurs
 ridicules & font connoître leurs
 mœurs; mais il y a trop d'éru-
 dition & on ne doit pas les lire.*

» Depuis que la charité des Li-
 » braires, dit-il, assigne des
 » pensions aux Zoïles, la répu-
 » blique des lettres est inondée
 » de leurs écrits; mais je crains
 » peu leurs attaques. Si j'avois
 » l'honneur d'être connu de
 » vous plus particulièrement
 » vous verriez que je suis une
 » Pandoure en fait de criti-

» que. . . . Vous travaillez avec
 » soin ce que vous livrez à l'im-
 » pression, je m'embarasse plus
 » du débit & je crois qu'il est
 » plus important de ne pas mou-
 » rir de faim pendant sa vie que
 » de vivre après sa mort. Rien ne
 » sied si mal, selon moi, que
 » d'attendre l'immortalité avec
 » un estomac vuide. «

*L'Auteur Germanique est tota-
 lement défiguré. Il y a souvent des
 vingt pages de suite passées & plus
 souvent des pages entières ajoutées.
 Autrefois il étoit permis dans une
 traduction libre de rectifier l'o-
 riginal, d'ajouter, de diminuer :
 mais aujourd'hui ce n'est plus
 l'usage, il faut traduire mot à
 mot, enfin copier servilement.*

*Après l'agréable Préface dont
 je viens de vous parler, on trouve
 un discours préliminaire de l'Au-
 teur sur l'abus de la Satyre. Quoi-
 que*

que cette pièce soit fort longue il est impossible d'en rien tirer , & je ne crois pas qu'on puisse dire moins en plus de mots. Le public avoit cru que ce discours étoit rempli de pensées brillantes, qu'on y trouvoit beaucoup de feu & surtout une grande solidité ; ce jugement trop précipité prouve qu'il est sujet à se tromper , & je ne crois pas qu'il lui arrive encore de décider avant les Feuilles Périodiques.

La première pièce de ce recueil est un essai sur les vignettes , fleurons , culs de lampe & autres ornemens de Livres. C'est une Satyre d'un tour neuf , ingénieux & original , contre les Juges & les Philosophes. Si les Traducteurs de M. Rabener vouloient aussi une vignette ils pourroient choisir le coq qui rencontre une perle dans du fumier. Et l'Auteur des Feuilles

pourroit prendre pour lui un homme qui d'une maison de verre jette des pierres aux passans.

Vous serez content, Monsieur, de la Satyre intitulée : Question où l'on examine si l'on peut imposer les Poëtes à la capitation, on y rapporte les raisons pour & contre. Lorsque je vous ai dit que vous trouveriez peu ou point de réflexions dans *les Feuilles Périodiques*, j'ai eu raison ; cet endroit que je viens de vous rapporter en est une preuve. L'Auteur, après avoir assuré que les Satyres de *M. Rabener* en général ne peuvent être goûtées en France parce qu'elles sont dans le goût Germanique, en excepte une qui est la seule à laquelle on puisse avec justice faire ce reproche. Peut-être a-t'il voulu prouver par là que ses connoissan-

ces sont plus étendues que celles de tous les François réunis ensemble ; car je ne puis croire qu'en voulant éclairer les autres , il se soit aveuglé lui même.

Le second Volume commence par l'essai d'un Dictionnaire Allemand. Il y a certains mots en cette Langue dont la signification est indéterminée & confuse. M. Rabener entreprend d'en fixer le sens , & pour cela il annonce un projet de Dictionnaire où l'on définira strictement la valeur de chaque expression. Que je suis humilié , Madame , de voir que cette Satyre qui m'avoit fait un plaisir singulier , ne soit pas même digne d'attention ! on n'y donne aucune louange dans les Feuilles Périodiques ; on en rapporte deux ou trois passages , comme par dedain. J'avois pris cet essai

de Dictionnaire pour une plaisanterie fine. *M. Rabener* me paroïssoit critiquer délicatement cet usage qui s'est si rapidement introduit de faire une mauvaise application des mots. Enfin, je le trouvois digne de *M. de Fontenelle*, & je commençois à croire les Allemands capables d'autant de légéreté que les François. Au mot *esprit* il dit : » l'homme riche & l'homme d'esprit » sont termes synonymes. Un » pauvre est toujours sans esprit. Qu'il ait du génie, qu'il » soit sçavant, qu'il soit utile à » la société ; il n'a point d'argent, il perd son mérite, & » n'est bon à rien. Mon Hôte ne voit pas pour un liard » d'esprit dans les Œuvres de » *Roussseau*. N'en soyez pas surpris, il est Banquier, il ne » sçait que l'arithmétique, & » les parties doubles ne trouve-

» roient pas crédit à la banque
 » sur la plus belle ode de ce
 » Poète.

» Life est spirituelle, elle joue
 » au médiateur, elle prend son
 » café de bonne grace, elle fait
 » des nœuds & sçait critiquer
 » la coëffure de sa voisine. Si
 » dans un cercle on parle de
 » quelque chose de plus sérieux,
 » Life est réduite au silence, &
 » sans le jeu de son travail vous
 » la prendriez pour une statue.
 » Elle est riche, elle a de l'es-
 » prit. Je connois le fils
 » d'un riche Négociant qu'on
 » pourroit sans scrupule atta-
 » cher avec son cheval ; mais il
 » a 40000 liv. de rente, & mon
 » correspondant m'assure qu'il
 » est le premier esprit de Mek-
 » lembourg.

- » On dit d'un Marchand qui
 » fait banqueroute de bonne

» foi qu'il a perdu l'esprit, &
 » j'en connois qui feroient plus
 » sensibles à ce reproche que
 » s'ils étoient menacés de la per-
 » te de leur femme. C'est cepen-
 » dant la consolation qui leur
 » reste dans ce cas, quoiqu'or-
 » dinairement elles soient cau-
 » ses du désordre du mari. Elles
 » ont droit de reprendre l'esprit
 » qu'elles ont apporté dans la
 » communauté : les Créanciers
 » perdent leur dû ; mais ne sont-
 » ils pas trop heureux de contri-
 » buer à remplacer ce que le
 » luxe & la mauvaise œconomie
 » d'une jolie femme ont dissipé ?
 » Il est bien juste de lui laisser
 » de quoi donner des gages au
 » mari ruiné, en cas qu'il fasse
 » son devoir, & celui-ci est af-
 » sez puni de devenir, faute
 » d'esprit, le premier Valet-de-
 » chambre.

Non content de rendre en mauvaise prose les Satyres de M. Rabener , M. de Boispreaux a voulu montrer qu'il sçavoit aussi faire de mauvais vers. On trouve à la tête du troisiéme volume une petite pièce en vers sur la nécessité de la rime dans la Poésie Allemande qui ne prouve pas que le Traducteur ait bien senti la nécessité de rimer dans les vers François. C'est là cependant le moindre défaut de sa versification. Il n'est pas rare d'y trouver des vers de quatorze ou quinze syllabes. Quoiqu'on ne vous apporte aucune preuve de ces défauts , vous ne devez pas douter qu'ils existent.

Rien ne ressemble mieux aux propos d'un malade dans le délire que les notes sans texte qui terminent le troisiéme volume. Crainte de se tromper , je le répète , on ne décidera plus sur aucun ou-

usage avant d'avoir lû *les Feuilles*. On s'étoit persuadé que ces notes sans texte étoient des Satyres ingénieuses , dans le goût de Mathanasius , excepté que ce dernier a travaillé sur un texte , & que M. Rabener ne donne que des notes.

La liste des Morts dressée par Nicolas Klim , Bedeau de Sainte Croix de Bergue en Norvège , n'est autre chose que le Catalogue des fous que le Docteur Swift vouloit qu'on enfermât dans son Hôpital. Ces deux Satyres n'offrent partout que les mêmes portraits & les mêmes idées. Admirez , jevous prie , l'attention que l'Auteur des Feuilles a de ne pas fatiguer son Lecteur par de longues dissertations. Il marche à grands pas pour donner encore moins à lire qu'il n'a fait lui-même ; il réunit plusieurs articles en un ,

& les blâme tous. Un Ouvrage de cette espèce est bientôt fait. Un Critique moins vif, moins léger, ne se feroit pas tiré si aisément d'embarras : il auroit confronté les différens portraits qui se trouvent dans ces deux Satyres, auroit examiné si les vices sont peints au naturel : mais il n'auroit pu se dispenser de louer plusieurs endroits, & ce n'est pas le but *des Feuilles*. Il seroit impossible de critiquer tant d'ouvrages à la fois dans une semaine, s'il falloit rendre raison de tout. Moliere disoit qu'on ne pouvoit présenter les vices sous trop de faces ; mais il n'y avoit point de son tems de *Feuilles Hebdomadaires* qui lui fissent connoître ses erreurs. Je me laisse aller à la réflexion sans le vouloir. Pour vous dédommager de cette distraction, je vais

vous rapporter quelques passages de ces Satyres.

» Un Cordonnier, dit M. Ra-
 » bener dans le Catalogue des
 » Fous, qui de son trepied pro-
 » phétisoit que le règne du Pa-
 » pe finiroit en 1746; que le
 » Roi de France seroit pris par
 » les Pandoures; que le Schach-
 » Nadir seroit son entrée dans
 » Paris; & que les cuirs devien-
 » droient plus chers à Londres
 » que sous le règne d'Elisabeth.

Dans *la liste des Morts* on trouve ce morceau-ci :

» Charles Hunding s'enrichit
 » par ses épargnes & par son
 » travail, & quoique puissam-
 » ment riche il ne cessoit de se
 » plaindre de la dureté du tems,
 » & murmuroit contre le moi-
 » dre impôt. Il regrettoit la dé-
 » pense qu'il ne pouvoit éviter
 » de faire pour lui-même. Il

» calculoit avec attention com-
 » bien il auroit gagné , s'il eût pû
 » se dispenser de remplir son es-
 » tomac deux fois par jour. Le
 » luxe des habits étoit à ses yeux
 » le plus grand des péchés.
 » L'homme ne devoit , selon
 » lui , porter que du noir , parce
 » que ses vêtemens devoient lui
 » rappeler la chute du premier
 » Pere. Il faisoit plus , il cher-
 » choit à rappeler l'idée du Pa-
 » radis terrestre en portant les
 » siens si déchirés que sa peau
 » passoit au travers. Si le hasard
 » le forçoit à quelque dépense ex-
 » traordinaire , il avoit l'art de la
 » repartir sur son domestique. Il
 » tressailloit à la vûe d'un pauvre ,
 » & ne pouvoit imaginer que le
 » Ciel souffrît des fainéans sur
 » la terre. Ses enfans lui paroif-
 » soient un fardeau insupport-
 » table. Il avoit quatre garçons ,

» & sa femme étoit accouchée
 » d'une fille ; il vouloit faire ces-
 » sion , persuadé que pour éle-
 » ver une fille selon la mode il
 » falloit se résoudre à faire ban-
 » queroute. Si la mort lui enle-
 » voit un enfant , il regardoit
 » cet accident comme le rem-
 » boursement d'une dette ha-
 » sardée. La frugalité régloit sa
 » maison , au point que sa fem-
 » me seroit devenue étique si sa
 » beauté ne lui eût procuré quel-
 » ques repas pour entretenir son
 » embonpoint. Son mari lui
 » donnoit des leçons sur cet ar-
 » ticle Il étoit convaincu que
 » pour entretenir une société il
 » faut que chacun fasse valoir
 » ses talens. Il endoctrina sa
 » fille aussitôt qu'elle fut en âge ;
 » mais il en fut la dupe , &
 » l'augmentation qu'elle appor-
 » ta dans le ménage devint plus

» onéreuse que profitable. Il
 » voulut la deshériter. Heureu-
 » sement l'Auteur du dommage
 » offrit de la prendre sans dot,
 » & cette heureuse pensée rap-
 » pella sa belle humeur. «

Enfin, M. Rabener a passé en revûe les vices & les ridicules auxquels les hommes sont sujets, les a présentés d'une façon plaisante ; & la gayeté qu'il a répandue partout, est sans doute ce que l'Auteur des Feuilles a voulu lui reprocher, quand il a dit que ces deux Satyres n'offroient que les mêmes portraits & les mêmes idées.

Je n'ai voulu qu'effleurer ces quatre volumes. On vous avertit qu'on effleure les Ouvrages, crainte que vous ne vous en aperceviez : mais cette précaution est inutile.

Il y a même plusieurs pièces qu'il

m'a paru très-inutile de vous in-
diquer. La façon dont on a ren-
du compte des autres prouve
cette inutilité.

Les différens traits que j'ai rap-
portés de mes Traducteurs doivent
vous faire juger de la délicatesse
de leur plume. Ils doivent encore
faire juger de l'envie que l'Au-
teur des Feuilles a de déprimer
cet Ouvrage.

Leur misérable version est pleine
d'additions de leur part, elle four-
mille de contre-sens, d'expressions
basses, de mots impropres, de so-
lécismes, de barbarismes même.
Avant les Feuilles on ne voyoit
que des critiques fades, parce
que jamais on n'y trouvoit d'in-
vectives de cette espèce; mais
ce nouveau genre de critiquer
est plus vif, plus intéressant; il
met les Auteurs dans le cas de
ne point répondre, & ne leur

laisse pour prétexte de leur silence que le dédain.

Ils mettent sans façon Maniagues pour Maniaques; & il ne faut pas croire que ce soit une faute d'impression. Cela est vrai, car *Maniagues* ne se trouve que dans un endroit, & *Maniaques* se trouve dans trois ou quatre autres. On demandoit un jour à M. de F*** s'il suivroit la nouvelle ortographe. Il répondit: » je me charge du soin de » penser, & je laisse au Libraire » celui d'imprimer.

On trouve l'extrait & la critique des Satyres de *M. Rabener* dans *les Mémoires de Trevoux*, Octobre 1754. Un Sçavant de l'ancien goût me disoit l'autre jour; » c'est dans *les Mémoires* » de *Trevoux* que la traduction » des Satyres de *M. Rabener* est » appréciée à sa juste valeur. Je

» voudrois en vain vous expri-
 » mer les obligations que nous
 » avons à l'Auteur de ces Mé-
 » moires. Il lit les Ouvrages
 » avec attention , leur donne
 » les louanges qu'ils méritent ,
 » en reprend avec douceur les
 » fautes. Du sein de la retraite
 » il fait entendre sa voix aux
 » Ecrivains, encourage les bons ;
 » & convaincu que les talens
 » ont des gradations plus ou
 » moins sensibles , il ne décou-
 » rage point les médiocres avec
 » barbarie. «

Je suis, Madame , &c.

A Paris le 11 Novembre 1754.

LETTR E

L E T T R E I I.

Les Tuteurs.

LA 22^e. Lettre finit par les *Tuteurs*, Comédie en deux Actes en vers. *Voici enfin, Monsieur, une Comédie nouvelle, . . . plus heureuse que les précédentes, & dont on peut dire que l'Auteur donne de justes espérances. . . . Il n'y a du moins ni Métaphysique ni Jérémiaques dans cette Pièce. Le fond en est comique ; j'entends ce comique que Molière lui-même a souvent employé, & que nous avons malheureusement trop perdu de vûe Le succès de cette Pièce est décidé par rapport à M. Palifot.*

J'avois oublié, Madame, de vous avertir que l'Auteur des
Tome I. D

Feuilles ne garde point de milieu entre la haine & l'amitié. Vous le voyez souvent blâmer, mordre, déchirer ; quelquefois il donne les louanges les plus outrées ; il prête même au Public un jugement tout opposé à celui qu'il a donné.

La Comédie *des Tuteurs* a occasionné cette remarque. Cette Pièce a chancelé quelque temps sur le théâtre, & à la fin a tombé, malgré le soin qu'on a pris pour l'appuyer. Voici à peu près quel en est le fond. Une jeune fille se trouve avec trois Tuteurs. (Trois Tuteurs : c'en est trop d'un ; pourquoi multiplier les êtres incommodes ?) Ces Tuteurs sont trois fous. L'un est Nouvelliste, l'autre Antiquaire, le troisième aime les voyageurs. Il est question de donner un mari à leur pupille ; ils ne

peuvent s'accorder sur le choix ,
 parce que celui qui plaît à l'un
 déplaît aux deux autres. La pupil-
 len'est ni nouvelliste, ni antiquai-
 re, ni disposée en faveur des voya-
 geurs ; mais elle a le cœur ten-
 dre , & donne sa foi à un jeu-
 ne homme. Cet amant , pour
 tromper les trois fous , leur
 parle à tous les trois séparé-
 ment ; avec l'un il est Nouvel-
 liste , avec l'autre il aime l'anti-
 quité , avec le troisième enfin il
 ne paroît avoir du goût que pour
 tout ce qui est éloigné de sa pa-
 trie. Par ce stratagème il obtient
 leur consentement par écrit , les
 rassemble tous trois , les prie de
 lui pardonner sa ruse en faveur
 de l'amour. Ils se séparent tous
 les trois & abandonnent la pu-
 pille à son amant. Crainte de
 faire languir le spectateur ,
 on lui fait appercevoir le dé-

nouement de la Pièce dès le commencement, on a tâché de semer çà & là quelques plaifanteries pour amuser ceux qui auroient la patience de rester jusqu'à la fin. La dispute des Tuteurs, lorsqu'ils veulent choisir un mari à leur pupille prouve leur folie; car je ne crois pas que des gens un peu sensés pussent tenir les propos qu'on leur met dans la bouche, & des Tuteurs de cette espèce en auroient besoin eux-mêmes. Les conversations que l'amant de la pupille tient avec chacun d'eux, ne font plaisir qu'autant qu'elles accélèrent la fin de la Pièce. L'amant rusé paroît vis-à-vis de l'Antiquaire avec une mauvaise robe & une vieille lanterne qu'il dit être la *lanterne de Diogene*. Personne n'a ri à l'aspect de cette *mascarade*. On assure cepen-

dant que ce comique est digne de Moliere. Je croirai volontiers que si cette Pièce n'a pas eu grand succès, c'est que le Public n'en a pas senti toutes les beautés. Cette même disgrâce est arrivée à Moliere même. Si Boileau ne put digérer le sac de *Scapin*, qu'auroit-il dit de la *lanterne des Tuteurs* ?

L'extrait suivant fait un contraste bien singulier avec le précédent. Il est tiré de la vingt-troisième *Feuille Périodique*.

Je me suis enfin déterminé, Monsieur, à lire un nouveau Livre de M. de CHEVRIER, intitulé : MÉMOIRES DES HOMMES ILLUSTRÉS DE LORRAINE, avec une réfutation de la Bibliothèque Lorraine de Dom CALMET, Abbé de Senones. Il est vrai que c'est agir en déterminé que d'entreprendre de critiquer tous les

ouvrages , de quelque espèce qu'ils soient , & d'insulter les Auteurs.

Dans un Ouvrage plein de recherches , le sçavant Bénédictin avoit élevé des trophées à tous les Ecrivains de sa Patrie. Le goût du siècle est pour les petits volumes , & l'Abbé de Senones avoit fait un in-folio. M. de Chevrier a cru pouvoir le réduire à deux in-12. Peut-être lui sçauroit-on gré de son travail , tout défectueux qu'il est , s'il parloit avec moins d'irrévérence & de l'ouvrage qu'il compile & de l'Auteur respectable qu'il critique. On ne peut lui pardonner l'acharnement qu'il fait paroître à chaque page contre un Ecrivain à qui il doit tout le fond de son Livre. L'Auteur des Feuilles a bien de la pénétration de découvrir de l'irrévérence & de l'acharnement dans ce que M.

de Chevrier dit de Dom *Calmet*.
Voici comme il parle de ce respectable Auteur.

» Le laborieux Dom *Calmet*
 » dont tous les Sçavans respec-
 » tent les mœurs , & estiment
 » le zèle , a mis au jour il y a
 » près d'une année un *in-folio*
 » très-vaste , intitulé : *Bibliothé-*
 » *que de Lorraine, ou Histoire des*
 » *Hommes illustres qui ont fleuri*
 » *en Lorraine*. Ce recueil ren-
 » ferme plus de neuf cens titres
 » d'ouvrages que personne n'a
 » vûs , & qui consacrés par une
 » tradition plus que suspecte ,
 » prétendent immortaliser des
 » Citoyens inconnus. Au pre-
 » mier défaut que l'Abbé de Sc-
 » nones auroit dû éviter , il s'en
 » joint un autre plus dangereux
 » encore , les occupations mul-
 » tipliées de *Dom Calmet* ne lui
 » ayant pas permis de lire les ou-

» vrages réels dont il parle dans
 » son Livre, il a eu la complai-
 » sance de s'en rapporter au bruit
 » public, & égaré par la voix mê-
 » me qui auroit dû le guider. Il a
 » placé parmi les Hommes illuf-
 » tres un grand nombre d'autres
 » qui en sont exclus par l'ouvra-
 » ge même qui leur sert de passe-
 » port... *Dom Calmet*, incapable
 » de tromper, juge de tous les
 » hommes d'après son caracté-
 » re. Il croit sans l'ombre de
 » défiance celui qui a osé lui
 » dire j'ai vû, & cette facilité a
 » donné naissance à l'Histoire
 » des *Vempires*.

Ce que j'aime le mieux de toutes les Poésies de Gringore, c'est ce quatrain que M. de Chevrier ne cite pas, & qui devrait être lû, relu, appris, médité principalement par tous ceux qui nés sans talens, se mêlent de faire des Livres.

Qui

Qui bien se mire , bien se voit ,
 Qui bien se voit , bien se congnoit.
 Qui bien se congnoit , peu se prise ,
 Qui peu se prise , sage est.

Ce quatrain pourroit encore servir d'avis à ceux qui se chargent du soin de décider des talens ; mais aujourd'hui personne ne se mire , & personne ne se congnoit.

Pierre Grégoire né à Toulouse. Ce Jurisconsulte se signala par une dispute singulière à Pont-à-Mousson. Il fit un volume immense pour prouver que cette Ville devoit s'appeller en Latin Ponti-Mussum ; ses adversaires vouloient qu'on la nommât Mussi - Pontum ; & M. de Chevrier , pour terminer un différend qui dure encore entre les Jésuites & la Faculté de Droit veut qu'on l'appelle Pons ad Mucio-

nem. C'est, dit-il, le terme propre & le plus convenable. L'Université ne manquera pas de se rendre à une aussi grave autorité.

M. de Chevrier en vain appuie son sentiment de celui de Charles le Pois, on le blâmera toujours. Il n'est permis qu'à l'Auteur *des Feuilles* de décider, & il a raison de déclarer la guerre à quiconque usurpe ses droits.

» La Ville de Pont, dit M.
 » de Chevrier, dont il s'agit ici,
 » est située sur les bords de la
 » Moselle, & a pris son nom
 » d'un pont qui de chez elle passe
 « au château de Mousson, donc
 » que *Pons ad Mucionem* que
 » Charles le Pois a employé de-
 » vient le terme propre, le seul
 » convenable.

On trouve mauvais que M. de Chevrier ait donné des louanges à ses parens. *Avec un peu plus*

de modestie , dit-on , n'auroit-il pas parlé moins anphatiquement de son pere & de son oncle ?

L'Auteur des Feuilles veut étendre ses droits. Il a acquis celui de dire seul des invectives , il veut encore être le seul à donner des louanges. Celles qu'il donne à ses amis sont outrées , & il ne veut pas accorder à un fils la liberté d'en donner à son pere.

Voici une contradiction bien sensible & en même-tems bien odieuse , puisqu'elle attaque un corps respectable qu'il suppose coupable du plus grand crime. En parlant du Pere Norbert Capucin qui a rempli toute l'Europe de ses querelles avec les Jésuites , l'Auteur dit expressément qu'il ne décidera pas entre les deux partis , & qu'il se gardera bien de prononcer d'après les Mémoires du Capucin. Cepen-

dant sur ces Mémoires il assure que les Jésuites , pour se concilier les Indiens , avoient accommodé leur idolâtrie avec notre religion. Sur la parole du Pere Norbert M. de Chevrier taxe d'idolâtrie des rits purement civils , qui pendant très-long-tems avoient été tolérés par les Souverains Pontifes. N'est-ce pas décider positivement contre les Jésuites en faveur du Capucin ? Si L'Auteur des Feuilles avoit lû ce passage avec plus d'attention , il se seroit épargné la peine de faire ces belles réflexions.

» Sans décider , dit M. de Che-
 » vrier , entre le Pere Norbert
 » & les Jésuites , je dirai que ce
 » Capucin s'étant adonné à la
 » prédication , conçut le dessein
 » de se faire nommer Mission-
 » naire dans les Indes Orienta-
 » les. Le Pape qui approuva son
 » zèle , le chargea de ses pou-

» voirs , le fit partir pour la côte
 » de Coromandel. C'est dans ce
 » pays que les Capucins , jus-
 » qu'alors unis avec les Jésuites
 » se séparèrent , *sous le prétexte **
 » que ceux-ci avoient enlevé la
 » Cure de Malabres de Pondi-
 » cheri , & que dès-lors on vit
 » un schisme qui ne dut son ori-
 » gine qu'à la complaisance des
 » Jésuites , qui pour se concilier
 » les Indiens avoient accommo-
 » dé leur idolâtrie avec notre re-
 » ligion. Le Religieux de Saint
 » François entra dans des preu-
 » ves sur lesquelles je n'établirai
 » aucun fondement que je n'aye
 » vû la réfutation des Jésuites.

M. PALISSOT né à Nancy , est
 l'Auteur de la Tragédie de ZARÈS,
 d'APOLLON MENTOR ; du Ro-
 man de ZÉLINGUA , DES OBSER-

* Ces trois mots changent bien le sens de
 la phrase. Pourquoi les a-t'on retranchés ?

VATIONS SUR LA MALTHIADE, d'une CRITIQUE D'ARISTMENE, d'un COUP D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE & de L'HISTOIRE DES ROIS DE ROME, d'un Poëme Latin intitulé SAMSON, d'un autre sur la Religion, de trois Tragédies manuscrites, de deux Comédies, d'un Opéra, de plusieurs Epîtres, d'un RECUEIL D'ÉPIGRAMMES, d'un Discours prononcé à l'Académie de Nancy, &c. Le Public est encore menacé de sa part de bien d'autres choses aussi intéressantes. Il a l'esprit aisé, la versification agréable dans les sujets légers, véhémence dans la Satyre, de la vérité dans l'expression, une noble simplicité, de la Logique, &c. M. de Chevrier ne trouve pas que cela suffise pour être compté parmi les Ecrivains de Lorraine. Il a tort, mais M. Palissot en est dédommagé par la place qu'on lui

donne dans *les Feuilles* & par l'énumération qu'on y fait de ses Ouvrages & de ses talens. Il paroît que cet oubli de la part de M. de Chevrier lui attire toutes les invectives qu'on lui dit à l'occasion de son ouvrage ; je lui conseille de réparer sa faute dans une autre édition ; de corriger quelques négligences de style , & de faire moins usage de son esprit ; son ouvrage pourra arriver à une perfection dont il n'est pas éloigné.

Je suis , Madame , &c.

A Paris le 8 Novembre 1754.



L E T T R E III.

Lettres Juives.

VOICI, Madame, quelque chose de singulier. C'est l'apologie des Lettres Juives.

On vient, Monsieur, de donner à la Haye une édition nouvelle du Livre de M. D'ARGENS, si connu sous le titre de LETTRES JUIVES ou CORRESPONDANCES PHILOSOPHIQUES, &c. . . Cette édition est en huit petits volumes. Lambert, Libraire à Paris, rue & à côté de la Comédie Française, en a quelques exemplaires. Les augmentations qu'on y a faites relevent le mérite de cet ouvrage, qui, comme vous sçavez, a le plus contribué à la réputation de son Auteur. M. D'ARGENS y reprend avec beaucoup de

liberté les vices & les ridicules des Pays où il a voyagé ; & il mêle à sa critique une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable. Ce sont trois Juifs appelés *Aaron Monceca*, *Isaac Onis* & *Jacob Brito*, qui se rendent compte mutuellement de ce qu'ils remarquent de plus singulier chez les différentes Nations où leurs affaires les appellent.

Ces Lettres, Madame, sont en beaucoup d'endroits une copie collationnée de *Bayle*, de *l'Espion Turc*, de *Pope*, &c. On est accoutumé à trouver les bons Auteurs copiés çà & là dans les ouvrages modernes. Les jeunes *Provinciaux* & les *Ecoliers* qui n'ont lû ni *Bayle*, ni *l'Espion Turc*, ni *Pope*, &c. lisent avec avidité les *Lettres Juives* ; mais ceux qui ont un peu d'érudition

aiment mieux avoir recours aux originaux que de s'en tenir à ces copies. L'Auteur *des Feuilles* assure cependant qu'il y a une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable, il le prouve par celles-ci. Elles sont effectivement fort agréables & fort intéressantes.

Un jour un jeune Officier prit de l'amour pour la Petit-Pas morte il y a quelques années. Elle étoit danseuse à l'Opéra. Il étoit aimable ; mais, selon l'usage il avoit peu d'argent comptant. Il n'avoit jamais parlé à l'Actrice, & n'en étoit point connu. L'envie d'être auprès de sa maîtresse & de s'en faire aimer, lui suggera un expédient fort extraordinaire. Il entra chez elle en qualité de Laquais. Il la servoit avec une attention scrupuleuse, & elle s'applaudissoit d'avoir fait une aussi bonne acquisi-

tion. Quelques jours s'écoulèrent, sans qu'il se trouvât plus avancé qu'auparavant. La facilité de voir sa maîtresse devint pour lui la source de bien des chagrins. Quel supplice en effet pour un amant d'être témoin du bonheur de ses rivaux ! L'amour eut pitié de ses peines ; un jour la Petit-Pas donnoit à souper à un Officier du même Régiment. Le Laquais fut obligé de servir ; il fut reconnu, l'Actrice lui sçut bon gré de ce stratagème ; elle le fit mettre à table, & après le souper elle le conduisit dans sa chambre, lui fit passer la nuit avec elle, & le trouva aussi habile amant que zélé domestique. L'Officier jouit d'un bonheur paisible jusqu'au moment où il fut obligé de retourner à sa garnison.

L'aventure suivante n'offre point l'image d'une félicité aussi douce. Deux jeunes Mousquetaires soupi-

voient avec leurs maîtresses dans une maison équivoque de la rue Saint Martin. Le Commissaire du Quartier s'y étant transporté, se mit en devoir de saisir les filles. Mais un des Mousquetaires éteignit la chandelle, & mettant l'épée à la main, cria de toutes ses forces : tue, tue. Son camarade fit la même chose. Le Commissaire, les Archers mourant de peur, se mirent ventre à terre pour éviter la rencontre des épées. Les Mousquetaires gagnèrent la porte, emmenèrent les deux filles, & en sortant ils enfermerent le Commissaire. Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, & qu'il fut rassuré, il voulut sortir ; mais il fallut qu'il enfonçât la porte ; ce qui donna le tems aux Mousquetaires & aux filles de se mettre en sûreté. JACOB BRITO est à Rome où il admire de pareilles merveilles. Ce sont là

ces petites anecdotes qui rendent, dit-t'on, la lecture *des Lettres Juives* agréables. Il est bien singulier de trouver ces agrémens dans un ouvrage intitulé *l'Année Littéraire*.

Consultations de Médecine.

Les Consultations de Médecine; par M. Hoffman, Premier Médecin de Sa Majesté le Roi de Prusse, traduites du Latin en quatre volumes *in-12*. ont trouvé place dans *les Feuilles Périodiques*. La façon dont cet ouvrage y est présenté en fait connoître l'utilité. Contre son usage l'Auteur *des Feuilles* fait grace de sa décision, & y substitue trois ou quatre petites anecdotes fort intéressantes. Il commence son extrait par expliquer ce que c'est qu'une consultation de Médecine.

Vous sçavez , dit-il , que dans
 les maladies dangereuses on ne se
 contente pas de consulter un seul
 Médecin , on en assemble plusieurs
 & on a recours aux plus accrédi-
 tés. S'il arrive que l'éloignement
 ne leur permette pas de se trans-
 porter chez le malade , le Médecin
 du lieu leur envoie un exposé fidèle
 de la maladie ; ils en confèrent en-
 tr'eux , forment leur délibération
 & prescrivent ce qu'ils jugent con-
 venable. C'est ce qu'on appelle
 CONSULTATIONS. Plusieurs Mé-
 decins en ont composé des recueils
 considérables & très-utiles , &
 parmi les ouvrages de ce genre on
 estime sur tout les consultations de
 Médecine par M. FREDERIC
 HOFFMAN..... Il ne me con-
 viendroit pas de décider du mérite
 de cet ouvrage ; c'est aux gens de
 l'art à en faire l'éloge ou la criti-
 que..... Un vieillard de soixante

& dix ans jouissoit d'une santé parfaite. Un soir qu'il avoit avec ses enfans un entretien fort gai. Il fut surpris tout à coup d'un affoiblissement si grand de tous ses sens, qu'il en perdit l'usage de la vûe, de l'ouïe & de la parole, & même de la connoissance. On crut d'abord que c'étoit une attaque d'apoplexie, & l'on fit venir le Médecin & le Curé; mais on eut beau lui faire prendre toutes sortes de remédes, il ne donna aucun signe de vie. A minuit le Médecin le trouva dans la même situation, si ce n'est que ses membres étoient fort agités, & son corps tout couvert d'une sueur très-froide & très-abondante. Deux heures après le malade commença à revenir comme s'il fût sorti d'un profond sommeil. On lui demanda comment il se trouvoit, il répondit qu'il avoit dormi fort tranquillement. Depuis ce moment il s'est

toujours bien porté ; mais le malade désire de sçavoir s'il n'y a pas lieu de craindre des rechûtes. M. Hoffman avoue que depuis quarante ans qu'il exerce la Médecine , il n'a point rencontré de maladie semblable. Il l'attribue à la disette des esprits animaux occasionnée par un long travail. Les cordiaux qu'on a fait prendre au malade pendant sa défaillance les a réparés , & la nature a repris le dessus. Il n'y a pas lieu de craindre qu'il ait des rechûtes , pourvû qu'il évite avec soin toute application trop forte & trop assidue. Le travail & la contention sont funestes dans un âge avancé. L'Auteur finit sa consultation par prier Dieu de donner une longue vie à son malade.

Voici , Monsieur , un exemple rare de migraine survenue à un sexagenaire. Elle commença par

un enchiffrement qui alla tous jours en augmentant pendant l'espace de dix-huit mois. Les narines du malade se bouchèrent entièrement & ne laissèrent plus aucun passage à la respiration. Il survint ensuite des douleurs qui lui entreprirent toutes les parties de la tête jusqu'au cou. Après avoir souffert pendant six semaines des maux incroyables il lui sortit par le nez une mucosité tenace, semblable à du sang qui filoit souvent la longueur de plusieurs brasses. Cette mucosité devint coulante ; mais elle ne dégagea pas la tête, & c'est dans cet état que le malade fit consulter M. Hoffman. Il négligea la méthode salutaire que ce grand Médecin lui prescrivit ; & au lieu de remèdes purgatifs, s'étant fait traiter par le mercure il fut surpris d'une suffocation qui l'emporta. Je n'irai pas plus avant

(66)

dans l'extrait que l'Auteur des Feuilles a fait des *consultations de Médecine*. Ces deux petites Histoires suffisent pour vous prouver ses connoissances dans la Médecine , & comment il goûte un ouvrage qui est traité.

Je suis Madame , &c.

A Paris le 12 Novembre 1754.



 LETTRE IV.
La Créole.

JE vais, Madame, vous rendre compte d'une pièce qui a donné lieu, à l'*Auteur des Feuilles* de montrer son équité dans tout son jour. C'est la *Créole*. Tous les Ouvrages qui paroissent doivent un tribut aux libelles de l'Auteur Hebdomadaire. Ils étoient autrefois deux champions qui, ne pouvant monter sur le Parnasse se mirent en embuscade au bas du vallon, pour attendre les écrivains au passage, les saisir & les déchirer eux & leurs ouvrages. Le Dieu du goût les apperçût, les chassa & les oublia. Imaginez-vous, Madame, deux bandes qu'on

· dissipe & qui se réunissent en une. Ils reparurent bientôt après enflés de la recrue nouvelle, d'un compagnon qui leur ressemble en tout point. Mêmes talens, même cœur, mêmes principes, même penchant pour la calomnie & les invectives. Ils prirent chacun leur district; les uns se chargerent des libelles, & l'autre d'insérer dans des pièces Dramatiques des injures grossières, que les Comédiens ont eu la sottise de débiter sur le théâtre; & la principale clause du traité de ces Messieurs, fut de se venter réciproquement & de faire même semblant de s'estimer, pour tacher d'en imposer aux autres.

La Créole dont j'ai à vous parler fut jugée sans être entendue. Ces vils insectes, incapables de rien produire &

qui ne sçavent que déchirer les productions d'autri , avoient prémédité la chute de cette pièce ; la maligne joye avec la quelle l'Auteur des Feuilles l'annon- en est la preuve.

Au lieu d'extrait il fait un libelle contre celui qui l'a composée. Tout font venin n'est pas encore jetté. Pour avoir occasion d'y revenir à une seconde reprise ; il suppose qu'un de ses amis, à la sollicitation de l'Auteur, *M. le Chevalier de la Morlière*, lui écrit une Lettre, pour l'engager à se retracter sur la *Créole* & à en louer le style ; à cette lettre il fait une pitoyable réponse qui signifie qu'il ne veut ni lire la *Créole*, ni se retracter. Auroit-on jamais imaginé une pareille inconséquence ? Il dit que le tumulte a empêché d'entendre cette pièce, lorsqu'elle a

été représentée, il refuse de la lire & la juge. *M. le Chevalier Morlière* à cette critique a fait une réponse intitulée *le Contre-poison des Feuilles*; vous l'avez, sans doute lue. C'est la lime que le serpent ne peut mordre.

La Créole est-elle si mal écrite qu'on voedroit le persuader? Les Ouvrages que *M. le Chevalier de la Morlière* a donné au public engagent à en douter. Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, d'en connoître l'intrigue, d'en lire quelques endroits; enfin, de voir s'il est impossible de donner des louanges à cette Pièce. Je l'ai vûe entre les mains d'un de mes amis & dans une lecture rapide, je n'ai pû en tirer que ceci.

D'Armont, jeune homme de condition, devient amoureux d'une jeune Demoiselle nom-

mée *Lucie*, venue de Saint Domingue à Paris, avec sa mere, à la poursuite d'un procès de conséquence. La mere meurt & d'*Amont* épouse secretement la jeune *Lucie*. Pour se dérober à la colere de *Dorigni* son pere, il se retire en Province avec sa femme. L'argent manque, pour subsister, ils se mettent dans une Troupe de Comédiens; bientôt ils passent dans les Isles & vont jouer la Comédie d'une habitation à l'autre. *Dorigni* les fait chercher, il apprend qu'il sont partis pour les Isles, suit leurs traces & y arrive presque aussitôt qu'eux. Il va loger chez *Serval* un de ses amis qui depuis long-tems est établi aux Isles, lui conte son malheur. *Serval* est d'un caractère gai, même un peu étourdi, il commence par blâmer les larmes de son ami:

« De la douleur, dit-il ! Que dia-
 » ble, il faut se faire une raison,
 » une philosophie ; mais ne pas
 » choisir la plus triste, comme tu
 » as toujours fait... dans des oc-
 » casions comme celles-là. *Quoi-*
 » *qu'on soit pere, il ne faut pas*
 » *mourir.* » Il cherche ensuite à
 l'amuser & ne reconnoissant
 d'autre plaisir que celui de la
 Comédie, il ne lui propose que
 celui-là. On se sert de *Darmont*
 & de *Lucie* pour dissiper un cha-
 grin dont eux-mêmes sont cau-
 se. Cette situation est intéressan-
 te : elle met l'esprit dans cette
 inquiétude qui prouve le goût
 d'un Auteur. *Darmont* ne peut
 être reconnu, parce que son vi-
 sage est couvert d'un masque ;
 mais à l'aspect de son pere il s'é-
 pouvante, il craint sa juste co-
 lère. » Ma chere *Lucie*, dit-il, ne
 » nous sommes nous point enga-
 » gés

» gés trop imprudemment? La
 » vûe de mon pere me jette
 » dans un trouble, dans un ac-
 » cablement dont je ne puis re-
 » venir. *Lucie* n'est point fille de
Dorigni; la nature ne lui cause
 ni remors ni crainte, elle la laisse
 réfléchir & l'amour lui donne
 du courage, elle en inspire à son
 mari. » Espérez tout de mes
 » soins, lui dit-elle, & du pou-
 » voir de la nature. L'arrivée de
 » votre pere dans cette Isle, est
 » un coup du ciel qui a pitié de
 » nos malheurs. . . . Le masque
 » nous favorise, profitons-en
 » pour lui présenter sous une
 » fausse apparence l'image la plus
 » attendrissante de nos malheurs
 » & de notre repentir. . . . J'ai
 » un pressentiment que nous
 » touchons à la fin de nos peines
 » & qu'un heureux attendrisse-
 » ment désarmera ce pere irrité.

» Ne perdons point de tems,
 » rentrons & pendant qu'ils sont
 » occupés à faire avertir tous
 » les habitans voisins de cette
 » maison, allons tout préparer
 » pour l'affaire la plus importan-
 » te de notre vie & dont je ne
 » puis m'empêcher de me pro-
 » mettre le plus heureux succès.
 » Toi Frontin (c'est leur valet)
 » je te charge d'un divertisse-
 » ment qui doit précéder notre
 » scène ; mêlés y tout l'agré-
 » ment possible, ce n'est pas la
 » première fois que la gaieté a
 » préparé les esprits à des senti-
 » mens contraires. «

Ils jouent une scène dans la-
 quelle ils peignent d'une manière
 touchante, leur situation, leur
 amour, la douleur qu'ils ont
 d'avoir offensé leurs parens, la
 crainte d'être séparés l'un de
 l'autre, enfin l'envie qu'ils ont

d'obtenir leur grace. *Darmont* se flatte que son pere sera touché de ses malheurs & qu'il lui pardonnera sa faute: » l'amour, » dit-il, lui peindra par ma bouche & tes charmes & tes vertus. Les premières me serviront d'excuse; il reconnoîtra aisément les autres. » Les vertus de *Darmont*, celles de sa femme touchent le spectateur, & quelque juste que soit la colère du pere on desire qu'il leur pardonne. La scène de plus en plus devient touchante: les deux acteurs craignent de ne point obtenir grace, ils veulent se sacrifier l'un pour l'autre; *Lucie* exprime sa douleur par ces mots: » Moment cruel! .. jour funeste! ... ferois-tu marqué pour mettre le comble à notre infortune! »

Cette scène rappelle à *Dori-*

gni, l'idée de son fils, la nature lui parle; son cœur s'attendrit, il tombe entre les bras de son Domestique. *Lucie*, attentive à tous ses mouvemens court à lui; marque de l'inquiétude sur sa santé; par ses attentions elle le dispose en sa faveur, par son esprit & sa douceur elle gagne son amitié. Voilà, Madame, l'adresse avec laquelle l'Auteur amène le dénouement. *Dorigni* lui conte son malheur, il la prie de lui aider à chercher son fils. Elle lui promet tout ce qu'il demande, & tâche de le préparer à pardonner à son fils en cas qu'il le retrouve: » avec un cœur comme le vôtre, dit-elle, il n'est » pas possible qu'en faisant deux » malheureux vous puissiez jouir » de la tranquillité dont vous vous » flattez.... Je plaide la cause de » cette même nature que vous

» crôyez venger. Je veux vous
 » dérober à des remords cruels
 » & déchirans , à cette odieu-
 » se fatisfaction qu'on ressent
 » à faire du mal , vous empêcher
 » de réduire au désespoir un fils
 » qui , malgré sa faute , vous
 » aime , vous respecte. Auriez-
 » vous connu les deux objets de
 » ma colére, lui répond *Dorigni*?
 » Ayez pitié de mes larmes &
 » de l'état cruel où ils me rédui-
 » sent . . . Vous vous troublez à
 » votre tour ! Que faut-il que
 » je pense ? . . . Ah dieux ! leur
 » asile vous est connu. N'en de-
 » vroient-ils pas trouver un in-
 » violable dans votre cœur , lui
 » dit *Lucie* , en se jettant à ses
 » genoux ? ah par pitié daignez
 » me rassurer sur leur sort. Vous
 » les verrez bientôt à vos pieds
 » expirer de reconnoissance &
 » de joye. « Ces vives instances

diminuent la colére de *Dorigni*, mais ne l'éteignent pas tout-à-fait. » apprenez moi, dit-il, » en quel lieu il se cache & n'imposez point de loi à un cœur paternel, si sensiblement outragé. Quoi ! Monsieur, reprend *Lucie*, lorsque je vous offre de vous faire voir votre fils, vous ne voulez profiter de ma promesse que pour méditer le tourment de sa vie. « La tendresse dans ce moment s'empare du cœur de *Dorigni*, elle y prend la place de tous les autres sentimens. » Eh bien qu'il paroisse, dit-il, & qu'il laisse agir la nature & vos efforts. *Serval* l'ami de *Dorigni* lui demande quel parti il veut prendre. *Dorigni* reprend alors toute sa colére & lui répond : celui de faire chercher mon fils dans toute l'Isle, de l'avoir en ma puissan-

» ce & de le punir d'oser me
 » braver après m'avoir si cruel-
 » lement offensé. Vous n'irez
 » pas loin, dit *Darmont* en pa-
 » roissant, pour vous rendre
 » maître de ce fils que votre co-
 » lère poursuit; il vient se met-
 » tre en votre pouvoir. Ordon-
 » nez de sa vie, elle est à vous,
 » il est prêt à vous la rendre....
 » Je n'entreprendrai point de
 » justifier ma fuite; mais lors-
 » que je revois un pere ne trou-
 » verai-je en lui qu'un juge ine-
 » xorable? « *Serval*, dont le
 caractère est toujours soutenu,
 pour engager *Dorigni* à pardon-
 ner à son fils lui tient ce langa-
 ge. » Allons si le remords suffit
 » pour appaiser les Dieux, tu
 » entends bien que tu ne dois
 » pas être plus difficile. Pardon-
 » ne à ce pauvre garçon, aussi-
 » bien nous a-t-il donné du

» plaisir. . . . D'ailleurs c'est un
 » tour de jeunesse qu'il faut en-
 » tièrement oublier. « A cette
 scène touchante, il en succède
 une autre qui l'est encore bien
 davantage. *Dorigni* pardonne à
 son fils, mais à condition qu'il
 abandonnera sa femme & qu'il
 ne la reverra jamais. Ce pardon est
 plus cruel pour *Darmont* que le
 châtement. » Votre cœur pater-
 » nel, dit - il à son pere, peut-
 » il concevoir un si cruel parta-
 » ge ? Voulez-vous donc empoi-
 » sonner à jamais tous les senti-
 » mens que m'inspire sa clémén-
 » ce ? As-tu balancé un moment,
 » lui répond *Dorigni*, quand tu
 » as tout fait pour le déchirer ;
 » mais enfin (en se tournant
 » du côté de *Lucie*) Mademoi-
 » selle, que voulez-vous que
 » je fasse de plus ? L'unirai - je à
 » l'objet de sa folle passion ? Ah ,

» sans vous connoître davan-
 » tage ; si elle avoit l'ame & les
 » vertus que votre extérieur an-
 » nonce. Eh bien , lui dit *Lucie* ,
 » en se jettant à ses genoux ,
 » connoissez-moi donc toute en-
 » tière , voyez à vos pieds cet
 » objet infortuné de votre haine
 » & de son amour : frappez ,
 » je connois assez votre fils pour
 » sçavoir que le même coup
 » nous ôtera la vie à tous les
 » deux. *Serval* s'écrie : la peste
 » le friand morceau , je voudrois
 » à pareil prix être deshérité de
 » tous les peres du monde. « Elle
 » avoit trop bien prévu *Dorigni*
 » en sa faveur , pour qu'il pût lui
 » refuser sa grace & il lui étoit
 » facile d'obtenir pour elle - mê-
 » me ce qu'elle avoit déjà ob-
 » tenu pour un autre. Il lui
 » tient ce langage. » Votre figure
 » est bien éloignée de démentir

» tout ce que vos sentimens m'a-
 » voient annoncé. Je ne cherche
 » point à déguiser l'impression
 » étonnante que vous me faites.
 » Seroit-il possible que la nature
 » eût joint tant de perfections
 » à une origine obscure ? Quelle
 » honte pour nos préjugés ! Par-
 » lez enfin , qui êtes-vous ? Ah
 » mes larmes ne vous disent que
 » trop , que cet aveu qui vous
 » coute peut - être tant à me
 » faire , sera aussi désespérant
 » pour moi que pour vous. »

Lucie conte son histoire , il se
 trouve qu'elle est fille d'un Gen-
 tilhomme François & nièce
 de *Serval*. Cette surprise cause
 beaucoup d'étonnement & fait
 en même tems un plaisir singu-
 lier.

La situation de *Dorigni* étoit
 touchante , on partageoit avec
 lui son chagrin , sa colère ; mais

on s'intéressoit pour *Darmont*, & pour *Lucie*, l'amour les rendoit malheureux, les malheurs ne servoient qu'à faire éclater leur vertu : on désiroit de les voir changer de situation, & c'est avec satisfaction qu'on voit l'heureux dénouement. Il paroît que le but de cette pièce est de montrer les folies que l'amour fait faire aux jeunes gens, & les malheurs auxquels ils s'exposent. *Lucie* & *Darmont* obligés de courir de Province en Province, de jouer la Comédie pour subsister, font une belle leçon pour la jeunesse. Je ne vous ai rapporté, Madame, de cette pièce que des morceaux qui pouvoient vous en faire connoître le fond. Mon intention n'a pas été d'en tirer ce qu'il y a de meilleur. Je ne suis point apologiste ; d'ailleurs ç'auroit été

faire un larcin à l'Auteur ; il peut avoir dessein de la faire imprimer. On y trouve des scènes comiques qui sont fort amusantes. Enfin cette pièce ne m'a point parû si malfaite que l'Auteur des *Feuilles* a voulu le persuader. Elle auroit même droit aux louanges du public , s'il y avoit un peu plus de feu, un peu plus d'action dans le commencement. L'exposé en est bien fait, les scènes sortent bien les unes des autres, le dénouement en est heureux & bien amené, on y trouve des plaisanteries fines, enfin elle est bien écrite.

Que l'Auteur des *Feuilles* s'acharne sur ces Ecrivains obscurs, qui, par des plates & nombreuses productions fatiguent le Public & deshonnorent notre siècle, qu'il se charge du soin d'insulter & de médire, on lui

passe ; mais qu'il s'attaque à
ceux qui par leur plume sçavent
instruire & amuser , c'est ce que
les gens sensés ne peuvent lui
pardonner.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 20 Novembre 1754.



L E T T R E V.

Lettres de Madame de Sevigné.

LA 24^{me}. feuille commen-
ce par l'extrait *des Lettres*
de Madame la Marquise de Se-
vigné. On vient d'en donner
une nouvelle édition dans la-
quelle on a mis quatre vingt-six
Lettres , qui ne se trouvent
point dans les anciennes édi-
tions. On les a inférées , selon
leurs dates , parmi celles qui
avoient déjà paru. On en a fait
ensuite un recueil particulier en
faveur de ceux qui ont l'ancien-
ne édition. Cet Ouvrage se vend
chez *Desprez* , rue S. Jacques
au Griffon.

Ces Lettres ont eu tant de
Lecteurs qu'il seroit inutile de

les louer ici. La nouvelle édition est déjà dans les mains de tout le monde, & je ne pourrois dire que ce qu'on sçait. L'Auteur des Feuilles a senti, avant moi, que le silence à ce sujet étoit préférable à tout ce qu'on pouvoit dire. Je ne m'arrêterai pas à louer les *Lettres de Madame de Sevigné*, tout le monde connoît la manière noble, délicate & variée avec laquelle elle exprime sa tendresse pour sa fille. Si la répétition de ce sentiment deplait à quelques Lecteurs, si sa manière n'est pas toujours naturelle, & si ses expressions qu'elle puisoit dans son cœur, paroissent quelquefois emprunter le langage de l'esprit, par combien de beautés n'est-on pas dédommagé? Que de particularités intéressantes! Que d'anecdotes curieuses! Que d'instructions utiles! Quelles plaisan-

eries fines! Quelles applications ingénieuses! Quel goût enfin & quelle précision dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de son siècle! Le jugement qu'elle porte de Racine prouve ce que dit l'Auteur des Feuilles. En parlant de ce célèbre Poëte, elle dit » ses Ouvrages n'iront pas » loin & l'on s'en défabusera » aussi vite que du Café. « Je ne rapporte que le précis de son jugement.

Mon intention n'est point de blâmer les Lettres de Madame de Sevigné. C'est un modèle de style épistolaire : mais si l'on veut aller au delà du style, on n'y trouvera que des bagatelles, très-peu de goût dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de son siècle. Racine comparé au Café en est la preuve.

L'impartialité

L'impartialité sur la Musique.

Vous avez, sans doute lû, Madame, la fameuse Lettre que M. Rousseau de Genève fit contre la Musique Françoisé. Toutes les plumes furent employées à la réfuter, & l'on ne fit que donner plus d'éclat à sa réputation. On vient encore de lui adresser à ce sujet une Epitre en vers intitulée : *L'impartialité sur la Musique.* Elle ira, comme les autres se perdre dans l'oubli. L'Auteur des Feuilles, dit au sujet de cet Epitre : *il est difficile de faire dans notre langue un bon Poème Didactique : je n'en connois qu'un, c'est l'ART POÉTIQUE DE BOILEAU.*

J'avois cru que le POÈME DE LA RELIGION, n'en étoit pas un mauvais : mais je suis revenu

de mon erreur grace aux Feuilles Périodiques.

Je trouve, dit-on, bien hardie l'entreprise formée par notre Auteur de répondre en vers au célèbre Gêveois. Il se propose deux objets dans cet Ouvrage, de réfuter les reproches faits à la Musique Française & de prouver que nos Compositeurs ont tous les talens qui font les grands maîtres. . . . Je ne trouve qu'une seule fiction dans ce long Poëme. Elle est destinée à relever la force & l'étendue du génie de nos Musiciens. L'Auteur prétend que leurs beaux Ouvrages parviendront aux siècles les plus reculés, tandis que ceux des Ultramontains n'ont qu'une vogue passagère; & il semble que les Italiens eux-mêmes n'en ayent pas grande idée, puisqu'ils ne font point imprimer leurs Opéra & que l'on n'en connoît que les plus belles arié-

tes qui sont répandues dans le public.

On conte à ce propos que *Dame Imprimerie*,

Cette fille des Arts, qui par son industrie
Transmet le vrai mérite à la postérité,

Voulut, par un projet non encore inventé,

Grossir les magasins, les revenus, sa gloire,

Et des *Linus* de Rome illustrer la mémoire,

En formant un Recueil des plus beaux

Opéra

De *Saxoné, Vinci, d'Hendel & cetera.*

Elle adresse un placet au Roi de l'Harmonie.

Soudain le Dieu des chants ordonne à *Polyymnie*

D'aller au haut du *Pinde* en chercher des extraits.

Qui chez les doctes sœurs doivent être complets.

* *Saxoné, Vinci, Hendel* les plus fameux compositeurs des Opéra Italiens

Polymnie obéit On trouve des sonates ,
Des Poèmes divers à juger par les dates ,
Faits depuis Métafaze. On tourne, on
fouille envain

Apollon est surpris que la Gent Italique
Aux filles de Mémoire ait soustrait sa Mu-
sique

Tandis qu'il est instruit que par certain Qui-
dams

Connoisseurs & faiseurs , mais outrés parti-
fans.

Elle est sans son aveu chez les François citée,
Et dans tout l'univers hardiment exaltée ,
Comme la seule bonne aisée à débiter ,
Que l'on doive applaudir & qui puisse exis-
ter.

Apollon soupçonnant l'Opéra d'Italie
De démentir au fond tout ce qu'on en pu-
blie ,

Et de perdre beaucoup à la discussion ,
Décida qu'en total sa réputation
N'est ordinairement repanduë & fondée
Que sur neuf ou dix airs : frappé de cette
idée ,

Le Dieu des chants , après un conseil réfléchi ,

De l'avis de ses sœurs murement enrichi ,
Pour répondre au projet de *Dame* Imprimerie

Fait écrire au Greffier de la chancellerie ,
Au bas de la réquête, à côté du grand sceau :
Soit montré dans huitaine à *Jean-Jacques*
Rousseau.

Cette fiction me paroît assez plaisante , les vers en sont coulans ; mais ils n'ont pas le suffrage de l'Auteur *des Feuilles*. *Si tout le Poëme*, dit-il, *étoit écrit dans ce goût, vous en auriez, avec justice, Monsieur, une très-mauvaise opinion*. Il cite ensuite d'autres vers, qui sont plus beaux ; il est vrai qu'il y a plus de feu, cela doit être. Le Poëte a eu intention de peindre les talens de nos Musiciens pour l'expression, il ne pouvoit pas faire usage de la plaisanterie. Il faut prendre les

choses pour ce qu'elles sont.

Les Lacédémoniennes ou Licurgue.

La Critique DES LACÉDEMO-
NIENNES OU LICURGUE, Comé-
die en vers en trois Actes, par M.
Mailhol, est fort amusante. Ja-
mais on n'a blâmé un Ouvrage
avec plus de force. Chaque mot
semble dicté par la vengeance.
Voici le motif de la guerre qui
s'est allumée entre l'Auteur des
Feuilles & M. *Mailhol*, le faiseur
de *Paros*, Tragédie représen-
tée aux François l'hiver dernier.
Lorsque cette pièce fut im-
primée, l'Auteur des *Feuilles* en
fit une juste Critique ; il mon-
tra les défauts & loua quelques
beautés qui s'y trouvoient. Com-
me il y avoit plus à blâmer qu'à
louer, M. *Mailhol* ne fut pas
content de la justice qu'on ren-
doit à la Pièce. Il fit une répon-

se, dit des invectives & ne persuada à personne que sa Pièce étoit bonne. L'Auteur *des Feuilles* ne daigna employer sa plume pour répondre à une pareille bagatelle ; mais il a toujours conservé son ressentiment ; il le laisse éclater aujourd'hui. Voici comme il s'exprime.

Cette Comédie a été ramassée dans la poussière du Parterre des Italiens, par un Libraire qui, par pitié, lui a accordé un petit recoin dans sa Boutique ; une morale triste, pesante & monotone, fait la base de cette Pièce, représentée sans Spectateurs, imprimée sans Lecteurs. O la belle imagination d'un Ecrivain, de mettre sur le théâtre Italien, un Philosophe, un sage, un législateur tel que Licurgue, de lui donner Arlequin pour confident & de le rendre amoureux d'une jeune Veuve déguisée en hom-

me avec laquelle il s'enfuit. La Comédie de Licurgue vengeoit assez l'Auteur des Feuilles. En critiquant cette Pièce il n'a fait que battre un mort.

*Pensées sur les Dangers de
l'esprit.*

On trouve dans la 24e. Feuille l'Apologie de la *Fontaine de Jouvence*, immédiatement après, pag. 262. sont les PENSÉES SUR LES DANGERS DE L'ESPRIT, de S. M. le R. D. P. L'Auteur des *Feuilles*, avant de les rapporter dit: *Je crois bien mériter de notre Littérature en l'enrichissant de ce morceau, du loisir HEUREUX ET SÇAVANT d'un sage couronné qui se distingue sur le trône par des Ouvrages aussi immortels que ses bienfaits, aussi estimés que sa personne est chérie, qui donne aux Rois des leçons & des exemples*
de

de modération, de sagesse & d'humanité, aux Gens de Lettres des modèles de raison, de goût & de style, à tous les hommes des idées saines de morales, &c. Ces éloges sont justement dûs à l'Ouvrage & à l'Auteur. La postérité trouvera ce Monarque dans le Temple de Mémoire à côté de *Marc-Aurèle*, elle cherchera ses écrits auprès des *Pensées Philosophiques* de ce Grand Empereur; mais elle sera bien étonnée de les trouver après un *Ballet de l'Opéra Comique*. Autrefois le *R. D. P.* étoit chanté par l'Auteur de la *Henriade*, il l'est aujourd'hui par celui des *Feuilles*. Ainsi va le monde.

L'EXTRAIT DES OBSERVATIONS SUR LES ANTIQUITÉS D'HERCULANUM, se trouve au commencement de la 25^e. Feuille. Il étoit difficile de ne pas bien

faire l'extrait de cet Ouvrage. Quand un tout est parfait, on n'en peut tirer que de bonnes parties.

La Ville d'*Herculanum* fut ensevelie sous l'éruption du Mont-Vésuve, arrivée vers l'an 79. de JESUS-CHRIST, sous le règne de *Titus*. En 1706, des Ouvriers en creusant les fondemens d'une maison de campagne à *Portici* parvinrent à une voute, sous laquelle ils trouvèrent des statues de bronze & de marbre. Cette découverte fut négligée quelque tems ; mais le Roi de Naples & des deux Siciles, a ordonné de nouvelles recherches & l'on trouva à soixante pieds de profondeur le sol de cette Ville malheureuse. Deux célèbres Artistes s'y sont transportés, M. *Cochin*, Graveur & M. *Bellicard*, Ar-

chitecte. Ils font connoître avec une admirable précision les découvertes qu'on y a faites. C'est dans les bons ouvrages qu'on prend du goût pour les Sciences & les Arts.

Lettres Juives.

L'Auteur des *Feuilles*, toujours admirateur des *Lettres Juives*, n'a pas voulu se contenter de l'extrait qu'il en avoit donné, il s'est fait un scrupule d'en tenir son Lecteur quitte à si bon marché, & rapporte encore quelques-unes de ces petites histoires qu'il appelle intéressantes. *Monceca étant à Lille s'entretient avec un Officier. Il y a quelque tems, dit le Militaire qu'étant auprès d'une femme, à peine faisois-je réflexion que je lui parlois, j'avois alors des distrac-*

tions. Elle tira un de ses gands, sa main nue frappa par hazard ma vûe. AH LA BELLE MAIN m'écriai-je, sans penser à ce que je disois ! VOUS VOUS MOQUEZ, répondit en souriant cette femme qui fut très-flattée de ma louange, quoiqu'elle sut réellement la main très-vilaine. Je n'en connois point, continue-t-elle, d'AUS SI VIL AINE. VOUS VOUS TROMPEZ, MADAME, repris-je, toujours également distrait ; J'EN SÇAI DE BIEN PLUS MAL FAITES. JE VOUS DÉFIE, reprit-elle, DE ME LES MONTRER dans ce moment, la distraction durant toujours : je pris l'autre main de cette femme, & lui dit : EN VOILA UNE, MADAME, QUI, POUR LE MOINS EST AUS SI LAIDE QUE L'AUTRE. CES MORCEAUX

qu'on a cités des *Lettres Juives* donneront , sans doute , une grande idée de cet Ouvrage à ceux qui ne l'ont pas lû. Ils serviront encore à prouver combien les louanges de l'Auteur des *Feuilles* doivent flater.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 26 Novembre 1754.



L E T T R E VI.

La Campagne.

MONSIEUR *de Chevrier* a cru se mettre à l'abri des coups de l'Auteur des *Feuilles*, en donnant aux Italiens LA CAMPAGNE, Comédie en vers; mais il s'est trompé, il n'a fait qu'éguiser les traits du Critique qui, crainte de le marquer, frappe sur tous ceux qui osent aujourd'hui travailler pour le théâtre.

La pièce qu'on a intitulée, LA CAMPAGNE, peint, si l'on veut, le ridicule de ceux qui sont esclaves des modes. Pour mieux faire voir les personnages on les écarte du tumulte de Paris, on les transplante dans

une Maison de Campagne où un Chevalier Philosophe fait sa résidence. Ce Chevalier ouvre la scène en se félicitant d'être séparé des hommes & des femmes; mais un Comte nouvellement marié vient avec sa femme interrompre son repos. Ce Comte, par respect pour l'usage, ne peut aimer sa femme à Paris. Il quitte même cette Ville, pour se soustraire au ridicule attaché à l'hymen. Bientôt après ces deux ennuyeux personnages, on fait arriver à la Campagne du Chevalier une *Cidalise*, petite maîtresse insupportable, un vieux Médecin, qui n'est occupé que de cabriolets. Le Comte enfin s'avise d'aimer la Comtesse, ce qu'il n'avoit pû faire à Paris. Voilà la Campagne.

L'Auteur des *Feuilles* menace

si souvent M. de Chevrier de
l'oubli, qu'il le lui fait craindre.
Ces vers que j'ai trouvés dans
la *Campagne* me le font croire.

Les Financiers, jadis par le peuple avilis,
Cultivant aujourd'hui les Arts & la Scien-
ce,

Frondent le préjugé qui les tient asservis,

On ne connoît plus la Finance

Que par le généreux appui

Que son estime accorde au talent dans l'ou-
bli.

Lettre de M. Palissot.

A la suite de l'extrait de cet-
te Pièce, l'Auteur des *Feuilles*
a mis une lettre de M. PALIS-
SOT. C'est, sans doute qu'il
veut faire connoître au Public
tous les Ouvrages de ce jeune
Écrivain, & prouver qu'il méri-
te d'être placé au nombre des

Hommes Illustres de Lorraine.
 Je vais la copier telle que je l'ai
 trouvée dans la 25me. *Feuille*.
 Elle vous paroîtra sans doute,
 digne d'être inférée dans l'*An-*
née Littéraire.

» M. de *Chevrier* n'a pas été
 » mis , Monsieur , par *Dom*
 » *Calmet* au nombre des Ecri-
 » vains de Lorraine. Vous avez
 » pû penser que c'étoit au res-
 » sentiment de cet oubli qu'il
 » falloit imputer la réfutation
 » de l'Ouvrage du Sçavant Bé-
 » nédictin. Je crois devoir vous
 » désabuser. M. de *Chevrier* s'est
 » persuadé que la *Bibliothèque*
 » *Lorraine* étoit uniquement
 » destinée aux Auteurs célèbres ,
 » ou qui promettoient de le dé-
 » venir ; & dans ce sens-là je le
 » connois assez modeste pour
 » croire que *Dom Calmet* n'a pu
 » se dispenser de le passer sous

„ silence. Mais en conséquence
 „ de son préjugé sur l'objet de
 „ cet Ouvrage , il a été surpris ,
 „ avec justice de l'article qui me
 „ concerne dans cette *Bibliothé-*
 „ *que*. Effectivement ma patrie
 „ me sembleroit bien à plain-
 „ dre , si elle avoit besoin de
 „ *M. de Chevrier* ou de moi, pour
 „ grossir la liste de ses Illustres
 „ personnages. S'il eut réfléchi
 „ qu'il ne falloit que le titre
 „ d'Ecrivain , même très-mé-
 „ diocre , pour avoir part dans
 „ la *Bibliothèque* d'une Province,
 „ il n'auroit eu garde de m'ex-
 „ clure du Catalogue. Mais di-
 „ rez-vous , pourquoi *M. de Che-*
 „ *vrier* n'est-il pas compris lui-
 „ même dans la foule ? J'avoue
 „ que la Reticence de *Dom Cal-*
 „ *met* m'avoit d'abord paru fort
 „ étrange. Mais lorsque la *Bi-*
 „ *bliothèque Lorraine* a été pu-

» bliée , M. de Chevrer n'avoit
 » fait ni les *Ridicules du siècle* ,
 » ni l'*Essai Philosophique sur la*
 » *manière de juger les hommes* , ni
 » sa *Dissertation sur les progrès de*
 » *la Tragédie* , depuis les Grecs
 » jusqu'à nous , ni *Cargula* , Pa-
 » rodie de *Catilina* , ni le *Voya-*
 » *ge de Rogliano* , ni ses *Poësies*
 » *Diverses* , ni les *Mémoires d'une*
 » *Honnête Femme* , ni *cela est*
 » *singulier* , ni *Magakou* , ni le
 » *Quart d'une heure d'une jolie*
 » *Femme* , ni la *Révûe des Théa-*
 » *tres* , ni le *Retour du Goût* , ni
 » sa charmante Comédie *la Cam-*
 » *pagne* ; enfin ni cette foule de
 » de chefs-d'œuvres dont depuis
 » deux ans il a la constance
 » d'inonder Paris. Il est vrai
 » qu'il avoit donné le *Recueil*
 » *de ces Dames & Bibi*. Mais ces
 » premiers essais de sa plume ,
 » ignorés dans la Capitale, pou-

» voient bien n'avoir pas péné-
 » tré dans la solitude de *Dorn*
 » *Calmet*; au lieu que les Ou-
 » vrages que je viens de citer
 » sont déjà dispersés sur les
 » Quais au point de n'être gué-
 » res moins connus que *Melu-*
 » *sine*, *Pierre de Provence*, *Ri-*
 » *chard sans peur*, *Robert le Dia-*
 » *ble*, &c. *M. de Chevrier*, est
 » donc actuellement bien as-
 » suré d'un rang que personne
 » ne lui enviera dans la Biblio-
 » théque la plus distinguée.

» Toujours frappé de l'idée
 » qu'il ne faut citer que des
 » Hommes célèbres dans ces
 » sortes d'Ouvrages, *M. de Che-*
 » *vrier* a gratuitement distribué
 » des Patentes de célébrité à
 » des Lorrains que l'on ne con-
 » noît guères, même dans ma
 » Province & que son Livre ne
 » donnera, vraisemblablement,

» pas plus d'envie de connoi-
 » tre. En le voyant ainsi mar-
 » quer les rangs aux Grands
 » Hommes, admettre les uns,
 » rejeter les autres; se charger
 » en quelque sorte de conduire
 » le char de l'immortalité, ne
 » vous a-t-il pas rappelé, Mon-
 » sieur, cette mouche dont par-
 » le la *Fontaine*, qui en bour-
 » donnant autour des chevaux
 » du Coche, alloit, revenoit,
 » s'intriguoit & s'imaginoit faire
 » aller tout l'équipage, jusqu'à
 » ce qu'elle fut écrasée sous un
 » coup de fouet.

» L'humeur qu'il a témoigné
 » contre notre Académie lui est
 » bien pardonnable. Elle a fait
 » la même faute que *Dom Cal-*
 » *met*; elle a oublié *M. de Che-*
 » *vrier*. Il est trop convaincu
 » qu'elle n'a pas eu tort en ce
 » point; mais je me trouve aussi;

» moi indigne, de cette Acadé-
 » mie : voilà le motif de son
 » juste ressentiment.

» J'ai été surpris, Monsieur,
 » que sur la foi de M. de Che-
 » vrier, vous m'avez attribué
 » dans vos Feuilles des écrits,
 » dont je défavoue les uns,
 » comme des erreurs de jeunesse
 » & dont les autres ne sont as-
 » surément pas de moi. J'ai fait
 » à la vérité la Tragédie de
 » *Zarès*, la Comédie des *Tu-*
 » *teurs*, une *Histoire des Rois de*
 » *Rome*, dédiée à l'Auguste Fon-
 » dateur de notre Académie, un
 » petit nombre de pièces fugiti-
 » ves, & un petit nombre d'Ou-
 » vrages Polémiques. N'est-ce
 » pas encore en avouer beaucoup
 » trop? Mais du moins c'est assez
 » de convenir de mes fautes,
 » sans m'en imputer d'étrangé-
 » res. Je cède volontiers à M.

» de Chevrier qui n'est ni de l'*A-*
 » cadémie, ni de la Bibliothèque
 » Lorraine, la gloire d'avoir
 » beaucoup plus écrit que moi.
 » J'aurois encore hasardé moins
 » d'Ouvrages, si j'avois connu
 » plutôt les risques où s'expo-
 » sent la plus part des jeunes
 » Ecrivains, par la manie d'une
 » réputation précoce. «

Je suis, &c.

Tout cela est fort bien : mais
 je crois que le public dispense
 l'Auteur des Feuilles, de copier
 une autre fois les lettres de son
 ami. Ces deux Messieurs ne per-
 dent pas une occasion de faire
 connoître qu'ils sont de l'*Aca-*
démie de Nancy. Ce sont deux
 enfans qui ne s'accoutument
 point à être parés. Messieurs de

l'Académie de Nancy pourroient leur appliquer ce que *Cicéron* dit aux Gaulois , que *Jules - César* aggregea au Corps des Sénateurs , en les voyant entrer dans le Sénat : » il sont encore plus » étonnés de se trouver ici , que » nous ne le sommes de les y » voir. «

L'Auteur du *Contrepoison des Feuilles* est d'un sentiment bien opposé au leur. Il avertit lui-même qu'il n'est point de cette *Académie*.

Cette lettre peut être regardée comme une seconde édition du Catalogue des Ouvrages de *M. Palissot*, revûe & corrigée par l'Auteur. Au commencement de ce Catalogue on trouve *Zarès*. Ce *Zarès* a été condamné par le public à un éternel oubli. Pourquoi donc le rappeler dans *l'Année Littéraire*?

raire ? Est-ce qu'il mérite encore plus de blâme qu'il n'en a reçu ? A la troisième & dernière représentation de cette Pièce on fit ces vers :

Enfin au jugement d'un Parterre équitable

J'ai vû tomber le malheureux *Zarès*,

Le Dieu du goût d'une main redoutable
A tracé sur son front ; *Mane* , *Thesél* ,
Pharès.

Monsieur *Poliffot* dit , avec beaucoup d'humilité , qu'il ne mérite pas d'être de l'*Académie de Nancy* , & moi je lui dis avec beaucoup de sincérité que sa lettre ne devoit pas être dans l'*Année Littéraire* ; si je l'ai copiée ici , ce n'est que pour prouver que j'aurai raison de ne le plus faire. D'ailleurs , je me suis proposé de citer tout ce qu'il y

a de mauvais dans les *Feuilles*.

Il s'est sçu bon gré de nous avertir que les Ouvrages de M. *de Chevrier* font sur les Quais. C'est un grand effort d'imagination, une plaisanterie fine qu'on est fâché de trouver dans les bons Critiques : mais qu'on pardonne à M. *Palissot*. Encore un mot & je finis. Si l'Auteur des *Feuilles* a rapporté cette lettre, pour faire rire le Public aux dépens de M. *Palissot*, il a réussi ; c'est un tour de malignité fort heureux.

Je suis Madame, &c.

A Paris le 28 Novembre 1754.





A

L' AUTEUR

D E

L' ANNEE LITTERAIRE.

MONSIEUR,

Vous rendez de si grands services à la *Littérature* qu'on devrait être, sans cesse, occupé à vous en remercier.

K ij

Le nombre des bons Ecrivains diminueoit, les foibles se multiplioient, le goût chancelloit, vos *Feuilles* l'ont appuyé.

Avant que vous vous donnassiez la peine de faire vos sçavantes Critiques, le Public étoit plongé dans l'erreur la plus grossière; il regardoit M. de *Voltaire* comme un génie supérieur, ce M. de *Voltaire* qui fait, je ne sçai pourquoi, tant de plaisir à tous ces Lecteurs. C'est, selon vous, un Auteur vulgaire, qui ne passera point à la postérité. On le lit plus que jamais, c'est, sans doute, pour se persuader de la vérité de votre prophétie.

Vous avez pris la direction du Parnasse, & vous y distribuez les places selon le mérite. Si quelqu'un, par un Ouvrage y en demande une, vous lui

répondez par des Satyres , encore est-il heureux d'en être quitte à si bon marché ; car le zèle vous porte souvent à l'invective. Enfin vous n'accordez de passeport qu'à vos amis. Vous en avez déjà placé un auprès de *Molière*, je ne doute pas que vous n'en metiez bientôt un autre auprès de *Corneille*. Ils seront bien heureux s'ils se croient placés de la main du goût.

Vous êtes admirable, Monsieur, de sçavoir tant de choses, car vous jugez tous les Ouvrages avec la même justesse. L'art de la guerre, la jurisprudence, la Médecine, la Chimie, la Chirurgie, l'Astronomie, les Mathématiques, la Littérature, &c. tout est sujet à votre Critique. Quelle étendue de connoissances ! Vous êtes la merveille du siècle.

Courage , Monsieur , continuez de vous rendre utile , garantissez le Public des mauvais Ouvrages qu'on veut faire paroître , jetez au feu ceux qui ont paru & l'allumez avec vos *Feuilles*.

Je suis , Monsieur , &c.

A Paris le 1 Décembre 1754.



L E T T R E V I I.

*Vie de M. le Marquis de Fabert,
Maréchal de France.*

DA NS cette quantité prodigieuse de Livres inutiles qu'on voit tous les jours éclore, on trouve un assez grand nombre de Vies particulières. J'en dois excepter celle du *Maréchal Fabert*, par le *P. Barre*, *Chanoine Régulier*, *Chancelier de l'Abbaye de Sainte Geneviève*, & de l'*Université de Paris*. Deux volumes in-12. A Paris, chez *Hérissant*, rue saint Jacques, à St. Paul & St. Hilaire. Cet Ouvrage peut instruire & amuser. On y trouve des détails qui mettent au grand jour la politique des Cardinaux de *Richelieu* &

de *Mazarin*, & le caractère des courtifans de ce tems-là. Quoique cet Ouvrage n'ait pas plû à l'Auteur des *Feuilles*, il n'en mérite pas moins de louanges; comme lui, je ne confondrai point le *P. Barre* avec ces faiseurs de Vies particulières, qui croient que tout ce qui s'est passé du tems de leurs Héros, doit faire partie de leur histoire. Je ne lui accorderai point non plus que cet Ecrivain se soit appesanti sur des détails minutieux, qui ne font qu'ennuyer un Lecteur.

Le *P. Barre*, pour composer son Ouvrage, a travaillé sur les Mémoires du *Maréchal Fabert* même. Ce Maréchal y décrit les premières années de sa Vie militaire, les campagnes qu'il a faites, les combats, les sièges, où il s'est trouvé. Ces

Mémoires

Mémoires finissent à l'an 1639. *Le Journal des Campagnes du Cardinal de la Valette* a encore beaucoup aidé au *Pere Barre*. Quand ces sources lui ont manqué, il a eu recours au Journal que le *Maréchal Fabert* a fait de ses actions. Les lettres que ce *Maréchal* recevoit des Ministres, des Généraux d'armées, celles qu'il leur écrivoit, ont servi à éclaircir ce que la briéveté du Journal rendoit obscur.

La famille du *Maréchal Fabert* étoit originaire d'Allemagne. Son ayeul paternel se distinguoit à Strasbourg, dans les sciences. Charles III. Duc de Lorraine le fit venir à Nancy, lui donna la Direction de l'Imprimerie de cette Ville, avec une pension considérable & quelque tems après lui fit expédier des lettres de Noblesse. Son fils,

nommé *Desmoulins*, gagna les bonnes graces du Duc d'*Epernon*, alors Gouverneur de Metz, & fut fait maître Echevin de cette Ville. Il se comporta si bien dans cette place qu'il se fit estimer de tout le monde. » Il la menageoit si bien, dit le » *P. Barre*, qu'on ne s'apperce- » voit que de la supériorité de » son mérite. « Henri IV. qu'il servit dans la guerre contre le Duc de *Mayenne*, lui confirma les lettres de Noblesse que le Duc de *Lorraine* avoit accordées à son pere. *Abraham Fabert*, dont on écrit la Vie, fut le second fils que *Desmoulins* eut d'*Anne des Bernards* de la maison d'*Allaumont*, ancienne noblesse du Verdunois. Il nâquit en 1599; on le destina à l'Eglise, dans le dessein de lui procurer un Bénéfice. mais le jeu-

ne *Fabert* dès son enfance fit paroître son goût pour la guerre ; avec l'âge, son amour pour les armes augmentoit. Enfin à l'âge de quatorze ans, à l'insçu de son père, il se fit recevoir cadet dans le Régiment des Gardes Françaises. » *Fabert* Cadet » aux Gardes, dit le *P. Barre*, » s'appliqua à donner de lui des » idées avantageuses ; il étoit » vif, agissant, prompt à ima- » giner ce qui pouvoit lui ac- » quérir de l'estime. « Ses forces ne s'accordoient pas encore avec son courage. Les Officiers ne l'exposoient point aux fatigues que son état demandoit de lui : ce ménagement l'affligeoit. Mais ma plume coule ; je m'apesantis sur des détails minutieux, qui font connoître combien la valeur peut être précocce. J'apperçois l'Auteur des *Feuilles* aiguises les

traits satyriques, & j'avance; il employoit le tems que le service du Roi lui laissoit libre, à apprendre la Géométrie, les fortifications & le dessein; » de sorte » que, dit l'Auteur de sa Vie, sans » avoir d'autres maîtres que des » livres & le desir d'apprendre, » il devint un des plus habiles » Ingénieurs de son siècle.

» Il avoit le jugement solide » & profond, une mémoire sû- » re, un sens droit & étendu, » qui s'attachoit au vrai, par » une espèce de sympathie. En- » fin l'amour de la gloire l'em- » porta sur toute autre passion, » & son cœur insensible aux » plaisirs des sens ne fut taché » d'aucun de ces vices qui le des- » honorent. « Au bout de cinq ans de service dans les Gardes, il obtint une Enseigne dans le Régiment de Piémont. A diffé-

rens sièges il fit des actions dignes d'être admirées: on lui promit la première Compagnie qui viendroit à vaquer: mais on ne lui tint pas parole. Il attaqua & tua celui qui lui avoit été préféré. Il fut obligé de se tenir caché pour éviter les poursuites des parens de celui qu'il avoit tué. Il étoit sur le point de passer au service de l'Empereur: mais le Duc d'Epemon, son protecteur, l'arrêta, accommoda son affaire & lui donna la place de Sergent-Major dans le Régiment de Rambures. *Fabert* assista en cette qualité au siège de la Rochelle. Ses qualités le firent connoître dans toute l'Armée. Sa réputation parvint jusqu'au Roi qui lui donna des marques de son estime & de son affection. Les Huguenots regardoient la Rochelle comme

leur dernière ressource en France, & ceux qui défendoient cette place étoient déterminés à y périr plutôt qu'à la livrer. Tous les François désespéroient de s'en rendre maîtres, hors le Cardinal de *Richelieu*. Il fit faire cette digue dont tout le monde a entendu parler, & les Rochellois furent obligés de se rendre. Cette Ville ne présentoit plus qu'un spectacle horrible de morts & de mourans. Le *Pere Barre* rapporte la description que M. le *Maréchal de Fabert* en fait dans ses Mémoires. Ceux que la mort avoit épargnés ressembloient à cette description qu'*Ovide* fait de la faim. *Fabert* se trouva à plusieurs autres expéditions, militaires où par son courage & sa valeur il se fit toujours remarquer. Enfin il retourna à Metz, pour arranger

ses affaires domestiques. Pendant le séjour qu'il fit en cette Ville, il épousa Mademoiselle *Clévlant*, fille du Prevôt de Pont-à-Mousson. Peu après son mariage, le Cardinal de *Richelieu* lui donna ordre d'aller reconnoître Thionville, dont on avoit dessein de faire le siège. Le Gouverneur de cette Ville, se promenant sur les dehors de la place, l'apperçut & le fit arrêter. *Fabert* avoit donné tant de preuves de son mérite, que le Roi même fut sensible à son sort. Il le demanda & on n'osa le lui refuser. Voilà quelles furent les premières années Militaires du *Maréchal de Fabert*. Le *P. Barre*, son Historien, a sçu les présenter avec cette noble simplicité que demande l'Histoire. Les détails dans lesquels il est entré ne sont

point minutieux, ils font sortir avec éclat les vertus de son Héros. Ici *Fabert* s'expose aux dangers avec la témérité d'un soldat, là il écoute la prudence & suit tout ce qu'elle lui dicte; ailleurs il examine les places, il en tire le plan & montre aux Généraux par où il faut en faire l'attaque. Tout le monde l'admire, le Roi l'estime. Au Pas de Suze il arrête la témérité de *Fabert*: » la place, lui dit-il, » ne vaut pas que j'expose un » si honnête homme. « Dans une autre occasion il lui dit: » je pense à vous, *Fabert*; ne » craignez pas que j'oublie les » services que vous m'avez ren- » dus; l'estime qu'on en fait à » la Cour suffit pour m'en rap- » peller le souvenir, si j'étois » capable de les perdre de » vûe; retournez à Metz & » continuez à me bien servir. «

Ces éloges d'un Roi font une belle époque dans la Vie d'un Maréchal de France. Le Vicomte de *Turenne* rend ce témoignage de M. de *Fabert*.
 » Il seroit mort de foiblesse &
 » de faim, sans d'*Acqueville* qui
 » se plaçoit plusieurs fois le jour
 » sur le chemin de *Fabert*, pour
 » lui présenter du pain & du vin
 » lorsqu'il couroit de la tête à
 » la queue porter des ordres,
 » commander ou combattre. «

Enfin, après avoir long-tems admiré le mérite de M. *Fabert* on le recompensa. Il fut pourvû successivement de plusieurs grades militaires & reçût le Bâton de Maréchal de France en 1658. Lorsqu'on arrêta Monsieur *Fouquet*, Sur Intendant des Finances, on trouva dans ses papiers qu'au cas qu'il eût eu le malheur d'être arrêté, du

vivant du Cardinal de *Mazarin*,
 M. de *Fabert* & d'autres Gouverneurs des frontières armeroi-
 roient en sa faveur. M. le Maréchal de *Fabert* alla à Fontaine-
 bleau pour se justifier. Il trouva le Roi avec la Reine
 mere. Le Roi connut à son air embarrassé qu'il étoit informé
 de ce qu'on avoit trouvé dans les papiers de M. *Fouquet* : mais
 sans lui donner le tems de parler il lui dit : » Ne craignez
 » rien, la disgrâce du Sur-Intendant ne vous regarde pas.
 » C'est un fou, il ne faut pas
 » prendre garde à ce qu'il a écrit ;
 » la Reine ajoûta : Monsieur le
 » Maréchal, je veux être votre
 » caution, si vous en avez be-
 » soin. « Le Roi avoit dessein
 de lui donner la place de Sur-
 Intendant des Finances ; mais
 M. *Fabert* la refusa, disant que
 son âge & ses infirmités ne lu

permettoient pas de se charger d'un emploi aussi difficile & aussi délicat. *Louis XIV.* à la naissance du Dauphin se détermina à faire une promotion de Chevaliers de ses Ordres. Il vouloit les choisir parmi ceux qui s'étoient signalés dans la dernière guerre, pour leur faire connoître le cas qu'il faisoit de leurs services. La Reine mere dit au Roi de ne pas oublier M. de *Fabert*. Sa Majesté répondit à la Reine : » Je vous accorde » ce que vous me demandez : » mais vous m'ôtez le plaisir de » faire un choix auquel je me » serois porté de moi-même, si » vous ne m'aviez point préve- » nu. « M. de *Fabert* refusa le Cordon Bleu, parce que, disoit-il, son pere n'ayant été que le premier Gentilhomme de sa race, il ne pouvoit être reçu au nombre des Chevaliers que par

de fausses preuves contraires à son honneur & à sa conscience. Les instances de ses parens & de ses amis furent inutiles, il ne voulut jamais accepter l'honneur que le Roi vouloit lui faire. Il eut des ennemis qui lui firent un crime de ce refus, disant que c'étoit par un esprit orgueilleux & chagrin qu'il avoit la fierté d'aspirer à la réputation d'un homme au dessus de tous les honneurs. *Louis XIV.* en jugea autrement. Il écrivit à M. de *Fabert* en ces termes : » Mon » Cousin, je ne vous sçaurois » dire si c'est avec plus d'estime, » ou bien avec plus de plaisir » que j'ai vû l'exclusion que » vous vous donnez vous-même » pour le Cordon-Bleu, dont » j'avois résolu de vous hono- » rer. Ce rare exemple de pro- » bité me paroît si admirable

» que je vous avoue que je le
 » regarde comme un ornement
 » à mon règne, &c. « Ces mar-
 ques d'affection que le Roi don-
 noit à M. de *Fabert*, augmen-
 toient le nombre des ennemis
 de ce Maréchal. Les uns l'ac-
 cusoient de favoriser les Hugue-
 nots, les autres entreprenoient
 de le faire passer pour Ma-
 gicien. Ils publièrent qu'il s'en-
 tendoit avec le Diable, & qu'il
 enforceloit ceux qu'il vouloit
 attacher à ses intérêts; le peu-
 ple grossier ajoûta foi à cette ri-
 dicule calomnie & le Maréchal
 de *Fabert* passa pour forcier.
 Ce grand homme, voyant qu'il
 lui étoit impossible de plaire à
 tout le monde, n'opposa plus
 qu'une sage modération aux ca-
 lomnies des envieux de son mé-
 rite & leur laissa la misérable

consolation de venger leurs chagrins par des impostures extravagantes. On voit dans les lettres qu'il écrivit pour sa défense, dit son Historien, un homme maître de lui-même qui ne donne plus rien au ressentiment & qui le sacrifie aux vûes du bien public ; on voit un Catholique zélé pour la conversion des Religionnaires, un Gouverneur actif, pour entretenir la police dans son gouvernement, un sujet fidèle à exécuter les ordres de son Souverain. Sa santé s'affoiblit, ses forces diminuerent ; il s'apperçut que sa fin approchoit & sa tranquillité s'affermir. Il fut attaqué d'une fièvre violente le 10 de Mai 1662. & mourut le 17 du même mois âgé de 63 ans.

M. le Maréchal de *Fabert* laissa cinq enfans, deux fils &

trois filles. L'ainé de ses fils fut tué au siège de Candic en 1669. Le jeune mourut en 1664. Les trois filles furent mariées à Messieurs de *Comminges*, de *Caylus* & de *Beuvron*; elles ont laissé de leur mariage d'illustres postérités, distinguées par les services importans qu'elles ont rendus à l'Eglise & à l'Etat.

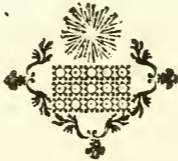
L'Ouvrage du *Pere Barre* fera beaucoup de plaisir à tous les gens de goût. Il a été obligé d'entrer dans de grands détails, parce que son héros a toujours joué un grand rôle dans la guerre & dans la paix. Cet Ecrivain ne puise point dans l'éloquence, les louanges qu'il donne au Maréchal de *Fabert*; il va les prendre dans la bouche de *Louis XIII.* de *Louis XIV.* du Maréchal de *Turenne* & des Cardinaux de *Richelieu*

(136)

& de *Mazarin*. Enfin le *Pere Barre* peut dire avec *Pindare*:
» je porte dans mon carquois
» des flèches dont le son n'est
» entendu que des Héros: je mé-
» prise la critique de celui qui
» a osé louer les *Tuteurs*.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 4 Décembre 1754.



LETTRE

L E T T R E

*Des Académiciens de Villejuif,
Membres des Sociétés Littéraires
de Vaugirard, Meudon,
Vevres, & le Bourg-la-Reine,
&c. &c. aux Auteurs des
Anti-feuilles.*

M E S S I E U R S ,

Nous faisons de tems en tems de petites assemblées, où nous ne laissons pas que de discuter avec une sorte de profondeur & de sagacité, les événemens Littéraires, qui intéressent le plus les amateurs; n'allez pas nous confondre avec la Province, nous sommes dans la Banlieue de Paris. Les plus notables d'entre nous y vont deux fois

Tome I.

M

par semaine, & vous sentez bien qu'ils sont chargés de faire la provision d'esprit pour toute l'assemblée ; en conséquence nous examinons, nous analysons, nous resumons, nous jugeons, & nous allons vous faire part de quelques-uns des fruits de notre travail.

La Littérature est une belle chose, mais que seroit-elle sans la critique ? Quel déluge de productions ! si une Feuille Périodique bien amère & lancée à propos ne seroit de digue à ce torrent, & n'enrichissoit le dépositaire du vrai goût, aux dépens de ces Parasites du Parnasse.

Vous allez donc aussi entrer dans cette brillante carrière, Messieurs, c'est assurément un fort beau projet, il n'y a que votre Epigraphe qui nous cause une grande surprise ; d'abord

cela nous a un peu embarrassés. Vous vous servez d'une certaine langue morte, si inconnue, si inutile aujourd'hui, que nous autres Académiciens, nous cultivons si peu ! heureusement notre Magister nous a tirés d'embarras, il nous a fait comprendre que vous vous targuiez d'une certaine équité, ô les pauvres cervelles ! Vous allez vous perdre, vous voulez faire les Docteurs, & il faut que des payfans, vous apprennent à vivre.

Oui des payfans, mais qui ne se troqueroient peut être pas pour toutes les Sociétés, Académies, assemblées, attroupe-mens, foires, pétaudières, qui se tiennent à cent lieues à la ronde, singes mauffades de celles de la Capitale, méprisables nourriffes du Mercure, où le Procureur Fiscal donne de l'en

cenfoir au nez du Lieutenant-Général, & devient l'objet de la Critique, des petits vers hon-teux, ou desbouts rimés de l'A-vocat & du Baillif; où enfin tout fe termine, par mettre au jour quelque plat Logogryphe, ou propofer pour le fujet du prix de l'année, quelque problé-me entortillé, que l'Huiffier exploitant qui fait la charge de Secrétaire perpétuel, n'entend non plus que l'Alcoran.

Nous autres Académiciens de Meudon, &c. nous fommes plus francs & plus fimples, il y a un de nos membres qui eft chargé de nous rendre compte de tout ce qui fe paffe, dans cette fingulière Capitale. C'eft ordinairement le plus notable de ceux qui vont au marché, celui qui fçait le mieux lire, qui eft même foupçonné d'aider à notre Curé à faire fes Prô-

nes ; mais en lui permettant l'extrait , nous lui défendons le jugement , nous croyons tous n'avoir besoin que de son rapport , & point du tout de ses conclusions ; & quand il excède les droits de sa charge , nous le condamnons à lire à jeun un Volume de l'Abbé *des Fontaines* , l'expérience nous démontre que la Lecture de ces sortes d'Ouvrage fait le même effet dans le corps humain , que si on faisoit avaler du sang de crapaut.

Ainsi, Messieurs, puisque les mécréans de l'*Année Littéraire* vous ont chargé de leur rendre le cœur net , sur un tas de jugemens , dont ils prétendent être fondés à soupçonner l'équité & que vous voulez bien nous permettre de vous communiquer notre rustique opinion à cet égard , allez-y tout à

la franquette. Croyez nous, parlez des Ouvrages avec une noble modération, pesez tout à la balance de l'équité, n'écoutez jamais ni ces ressentimens personnels, presque toujours honteux pour ceux qui les conservent, ni ces obscures délations qui prennent leur source dans des principes pervers & dans un cœur cangrené : que votre plume conduite par un discernement & une discussion dégagée de tout esprit de parti, éclaire sur la faute sans déchirer celui qui l'a commise, encourage le talent, & au lieu de lui arracher tyranniquement l'espérance, tempere par une louange donnée à propos, le juste chagrin qu'a un Artiste d'avoir perdu le fruit de ses veilles, sentiment que tous les honnêtesgens doivent incontestablement partager.

Oui, nous direz-vous, mais cela se vendra moins, il faut de l'amertume pour plaire, si nous ne sommes que justes nous ferons froids, les beaux esprits n'oseront nous prôner, *l'Année Littéraire*, archive de calomnie, de sens altérés, ou d'exposés louches, triomphera toujours. Erreur manifeste ! faudra-t'il donc que des Villageois que vous méprisez tant, soient occupés sans cesse à vous remettre dans le bon chemin ?

La justice parlera pour vous, on l'écouterà, votre intention seule doit plaire ; tout le monde sera disposé à prendre votre parti, les mécontents s'assembleront autour de vous & vous détruirez ce despotisme injurieux à notre siècle.

Notre franchise est peut-être dépouillée de cette *Urbanité*,

qu'on feroit mieux de nommer une fauffeté condamnable ; mais nous fommes honnêtes gens , fans manége ; en un mot , de vrais Gaulois : fi le jeu vous plaît , cette Lettre - ci ne fera pas la feule que nous aurons l'honneur de vous écrire.

Nous fommes, Messieurs, &c.

Gros JEAN, LUCAS, SIMON,
Académiciens, &c.

*Et plus bas , par moi
NICODÈME, Secrétaire
perpétuel des fufdites
Académies.*

A Villejuif le 10 Décemb. 1754.

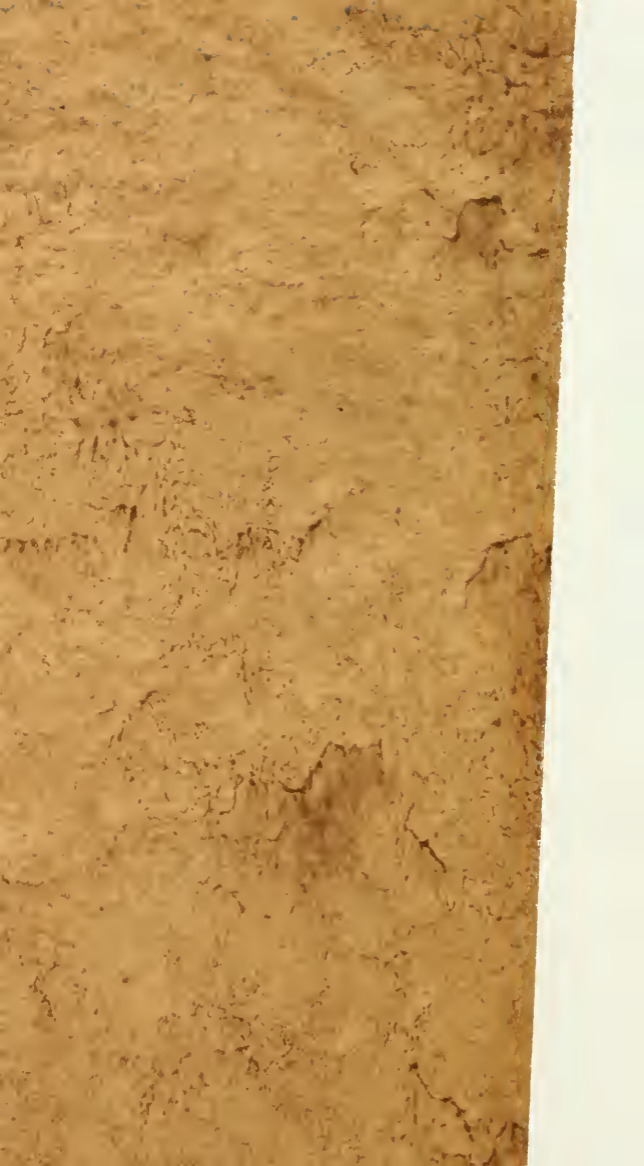
Le fujet propofé par l'Académie de Venèzes pour l'année 1755 , eft de fçavoir *fi on doit border les Chaperons de nos Docteurs de peau d'âne , ou plutôt les en couvrir.* Celui qui réfoudra cet intéreffant problème , aura pour prix la *Phiole d'Aftolphe.*

PQ
1981
D72A7
t.1

Dujardin, Bénigne
Anti-feuilles

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



PO Du Jardin, Bénigne
1981 Anti-feuilles
D72A7
t.l

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

